

# LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3075. — 60<sup>e</sup> Année.

SAMEDI 25 NOVEMBRE 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



## APRÈS QUATRE ANNÉES DE GUERRE ...

Depuis le 19 novembre 1912, date à laquelle, après une terrible bataille qui ne dura pas moins de trois jours, il arrachait Monastir aux Turcs, le poilu serbe est sur la brèche ou, plus exactement, dans la tranchée. Monastir demeure l'éternel enjeu de guerre, la proie splendide et pantelante qu'il faut disputer aux convoitises... Et voici que, cet anniversaire du 19 novembre 1912, le poilu serbe vient de le commémorer à sa manière — la manière héroïque — en rentrant avec l'armée glorieuse du général Sarrail, le 19 novembre 1916, dans la vieille capitale macédonienne...

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## ORGANISATION

Les boches assurent qu'ils en ont le génie, que c'est, chez eux, un don de nature, poussé et conduit à la perfection par l'éducation et le travail : ceci, ils le proclament par la voix de leurs « intellectuels », ils le crient si haut et si fort qu'ils sont parvenus, non seulement à le croire, mais à imposer au monde cette conviction. Peut-être même, à l'heure actuelle, il y a-t-il encore chez nous, — tant nous sommes enclins à nous laisser prendre au prestige des mots — des gens qui l'admirent secrètement, cette organisation allemande tant vantée, et qui l'envient pour notre pays...

Examinons un peu : récemment les journaux ont publié une liste de deux cent cinquante notables du département du Nord que les envahisseurs ont enlevés et conduits dans des camps de représailles. Il y a, dans cette nomenclature, des noms de magistrats, de banquiers, de grands industriels, des noms de femmes aussi : nous l'avons lue avec émotion, avec rage ; mais, il faut bien le dire, si les impressions sont vives dans les cœurs français, elles sont de brève durée, et nous commençons à nous blaser des malheurs de nos concitoyens courbés sous la férule prussienne ; nous savons que « tout ça » se retrouvera au jour du règlement des comptes, et nous attendons... C'est fort bien ; mais un peu de réflexion serait mieux encore. J'admets que ceux d'entre nous qui ne comptent point des amis parmi ces malheureux arrachés brutalement à leurs foyers, à leurs habitudes, à l'affection de leurs, ne s'attendent point sur le sort de ces compatriotes, et refusent à se représenter le déchirement des séparations, l'angoisse des adieux, les cris, les pleurs, les embrassements de l'affreux départ, l'horreur du long trajet à travers cette odieuse Allemagne, les mauvais traitements endurés, les injures subies, l'humiliation de l'obéissance à ces brutes... Mais ne devrions-nous point chercher, si la chose toutefois est possible, le motif de ces râles barbares ? Que fait-on de ces prisonniers ; à quoi les emploie-t-on dans ces camps dits « de représailles » ? Quel but poursuit l'Allemagne en torturant des gens qu'elle tient depuis deux ans sous son joug et dont l'exil ne lui doit rapporter aucun profit ? Qu'elle mobilise des ouvriers et des villageois belges pour travailler dans ses usines ou cultiver ses terres en friche, cela s'explique encore par le manque de bras et la misère ; mais des hommes de cabinet, des magistrats, des industriels, des femmes... ? Va-t-on leur faire dessécher des marais, ou charger des wagons, ou défricher des bois ? Est-ce à cette extravagance qu'aboutit ce génie de l'organisation dont nos ennemis sont si fiers ? Ou bien se figurent-ils nous « faire peur », et nous amener à merci, alors que de tels procédés ne réussissent au contraire qu'à accroître le dégoût et le mépris de toutes les nations civilisées pour cette sauvage et brutale Germanie ? Il y a là un mystère psychologique qu'il serait important d'éclaircir, une harcelante énigme dont on se sent incapable de trouver « le mot ».

Il faut avoir vu, dans l'une des gares de Suisse, le navrant défilé des évacués civils revenant d'Allemagne, pour se rendre un compte exact de ce que peut-être le raffinement de la cruauté des bourreaux. Une heure passée à propos à Zurich, à Genève ou à Annemasse renseigne mieux sur les « bienfaits » de la *Kultur* que tout ce qu'on peut en dire ou en écrire. J'ai, pour ma part, vu, de mes yeux, des Suisses pleurer d'indignation, à l'aspect de ces évacués que l'Allemagne avait trouvés riches, bien portants, heureux de leur sort, et qu'elle nous rendait, « pour échange », déguenillés, hâves, fourbus de misère et de faim, ruinés pour toujours, malades pour longtemps. La plupart de ces désespérés se taisent, s'enferment dans une tristesse résignée. Ils ne savent pas bien où ils sont. Depuis si longtemps on les transporte, on les parque comme un bétail. Ils gardent seulement le souvenir confus d'un désastre inexplicable les arrachant à tout ce qu'ils ont aimé pendant trois quarts de siècle, les maintenant encore debout, agonisants et vivants. Désormais ils ne sont

que des épaves ; ils ne reprendront racine nulle part.

On les amène, on les remmène : ils sont dociles comme de tout petits enfants. Ils ont assisté au pillage et puis à l'incendie de leurs fermes ; ils ont vu leurs bestiaux, si bien soignés, qui s'enfuyaient. L'un d'eux, éleveur de chevaux, à qui les Prussiens ont pris tout son haras, est devenu fou. Un autre, dans le train qui l'emmenait en Allemagne, répétait à chaque station : — « Je veux descendre... Il faut que j'aie donné à manger à mes bêtes... »

Ah ! tout ce peuple des vieux que la Suisse a vu revenir d'exil ! Leurs larmes lentes, leur effrayant mutisme ! Ceux qui les contemplaient étendus sur les matelas de l'infirmerie ou assis dans un coin de la salle d'attente, la tête basse, les épaules voûtées, les mèches grises en broussaille, les membres gourds, les mains noueuses devenues molles... ceux qui les regardaient, consternés, ne pouvaient se figurer que ces spectres furent, il y a quelques mois, des vieilles alertes et actives, de beaux vieillards solides qui conduisaient leur charrie et qui, arrivés au bout du champ, se redressaient et souriaient à leur sillon...

Un paysan voûté, à l'allure cassée, n'avait emporté que la clef de sa maison détruite, une clef monumentale et compliquée. Il la tenait à la main et, lorsqu'il mangeait, il la posait à côté de lui. Et cette clef inutile était la seule chose qui fût encore précieuse pour ce vieil homme tragique dont les yeux semblaient toujours contempler la figure de son malheur.

J'ai cité, tout à l'heure, l'*infirmerie* : il a fallu, en effet, installer une sorte d'hôpital dans les gares de Schaffouse et de Zurich, car les pauvres gens que l'Allemagne renvoie arrivent chez nos amis Suisses, non seulement affamés et dépouillés, mais atteints de maladies contagieuses. Beaucoup d'enfants étaient malades : ils toussaient, ils avaient de la fièvre ; d'autres étaient épuisés ; bon nombre de rapatriés souffraient d'angines, infection qui a particulièrement sévi dans les casernes de Rastadt où tous avaient été entreposés par les Boches durant un temps plus ou moins long, — beautés de l'organisation teutonne ! Le mal était si général qu'aucun des cent trente-neuf membres du comité helvétique n'échappa à la contagion : plusieurs en souffrirent durant des semaines. Une jeune infirmière, M<sup>lle</sup> Marguerite Bidermann, en mourut.

J'emprunte ces tableaux révoltants à un volume publié ces jours-ci et dont je ne saurais trop signaler l'émouvant intérêt à tous ceux qui sont soucieux de connaître, par ses effets, ce qu'est, au vrai, la fameuse *Kultur* de nos ennemis. Le livre qui a pour titre *Le cortège des victimes, les rapatriés d'Allemagne*, est de M<sup>me</sup> Noëlle Roger ; elle a vu, observé, noté, d'un trait simple et toujours sincère, le désolant spectacle offert à sa charité et voilà une œuvre qui, tant par le talent de son auteur que par les faits authentiques qui y sont recueillis, tiendra une place d'honneur dans le dossier des à-côtés de la guerre et servira grandement aux historiens de la « générosité » germanique. On verra là, au vrai, ce qu'aura été cette fameuse tactique de terreur et de massacres, cette impitoyable dureté des soudards pressés de vaincre et employant, dans ce but, ainsi que la chose leur est officiellement recommandée par leurs chefs, *tous les moyens même les plus condamnables*. Car ils parlent quelquefois ces malheureux vagabonds ; les jeunes surtout sont pris, par moments, d'un prurit de raconter... Et ce qu'on entend alors ! Voici une femme originaire d'un village des environs de Saint-Mihiel : elle avait une enfant, une fillette de trois ans, qui, prise de peur à l'arrivée des Prussiens, se cache sur les genoux de sa grand-mère : un obus éclate : la petite est éventrée ; la vieille a les deux mains déchirées : les deux femmes n'auront pas le temps d'ensevelir le cadavre en lambeaux ; les boches les poussent, les bousculent, les arrachent, sanglotantes, de leur maison... En route pour Metz : là on les sépare : l'aïeule va d'un côté, la mère d'un autre ; et c'est à Rastadt seulement que celle-ci apprendra que sa vieille compagne est morte pendant le trajet, — où ? — on ne sait pas ; on ne saura jamais.

— J'ai vu mon mari tué à l'entrée d'un jardin, dit une jeune Lorraine qui porte un misé-

nable deuil ; je me suis sauvée dans une cave avec ma petite fille blessée ; je ne savais plus où étaient mes deux garçonnets. Et puis, au lever du jour, je les ai cherchés : ils avaient passé la nuit sur le corps de leur père...

— La mitraille passait au-dessus de nos têtes, raconte une autre ; les Français bombardaient le village : un officier allemand, désignant le sommet où se trouvent les batteries prussiennes, ordonne : — « Suivez-moi ! » Il n'y avait pas de doute, nous allions partir à la bataille : un obus éclate ; nous nous dispersons pour nous abriter le long des maisons ; mais l'officier se fâche et répète l'ordre de marcher. Nous nous embrassons, nous pleurons, nous sommes résignés à mourir puisqu'il le faut : des sentinelles nous suivent ; nous marchons en rang ; nous arrivons au sommet et là, on nous fait asseoir au grand soleil, devant les canons allemands : on se couche les uns près des autres...

— Oui, interrompt la mère, et moi je ne voulais pas que nos quatre têtes se touchassent pour ne pas être tués tous à la fois. Les enfants me disaient : « Si tu meurs, nous voulons mourir aussi... »

La canonnade finie, vers le soir, on enferma les malheureux dans l'église du village ; mais le lendemain, la bataille recommençant, on les ramena devant les batteries, pour servir à celles-ci de bouclier... Enfin on les poussa sur la route de Metz, en deux troupes éperdues : un troupeau d'hommes, un troupeau de femmes : on avait mis les malades sur des charrettes... et il y en avait des malades ! Une vieille femme, roulée dans un édredon, est morte en route ; alors, au premier village on s'est arrêté devant le cimetière. On l'a enterrée toute chaude.

Un vieux ajoute, les yeux fixes : — « C'est tout détruit, chez nous » ; — et un autre, philosophe : — « Celui qui n'a pas vu, il ne peut pas se figurer ! »

Ailleurs, les Allemands ont, comme ailleurs, parqué toute la population d'un village dans l'église pour empêcher les artilleurs français de bombarder la position.

Une jeune fille explique : — « N'est-ce pas, ce n'est pas à cause de quelques civils que nos soldats pouvaient ne pas tirer... il fallait bien. » Ils « tirèrent » en effet : un obus éclata dans l'église : — « Alors ce fut comme si on ne voyait plus clair. Tout le monde s'est jeté dehors. Et puis on est rentré quand on a vu que les autres ne suivaient pas, et on a vu les morts et les blessés : vingt-deux morts ; dix-sept blessés. Des familles étaient fauchées : une morte avait son poupon de six semaines entre les bras ; une autre avait été tuée en allaitant son petit qu'on retrouva vivant dans ses jupes. Une femme, sur le point d'accoucher, avait le pied arraché ; son mari, son père et sa mère étaient tués à côté d'elle. On l'emporta dans la salle d'école et là elle cria pendant plusieurs jours, couchée sur la paille... »

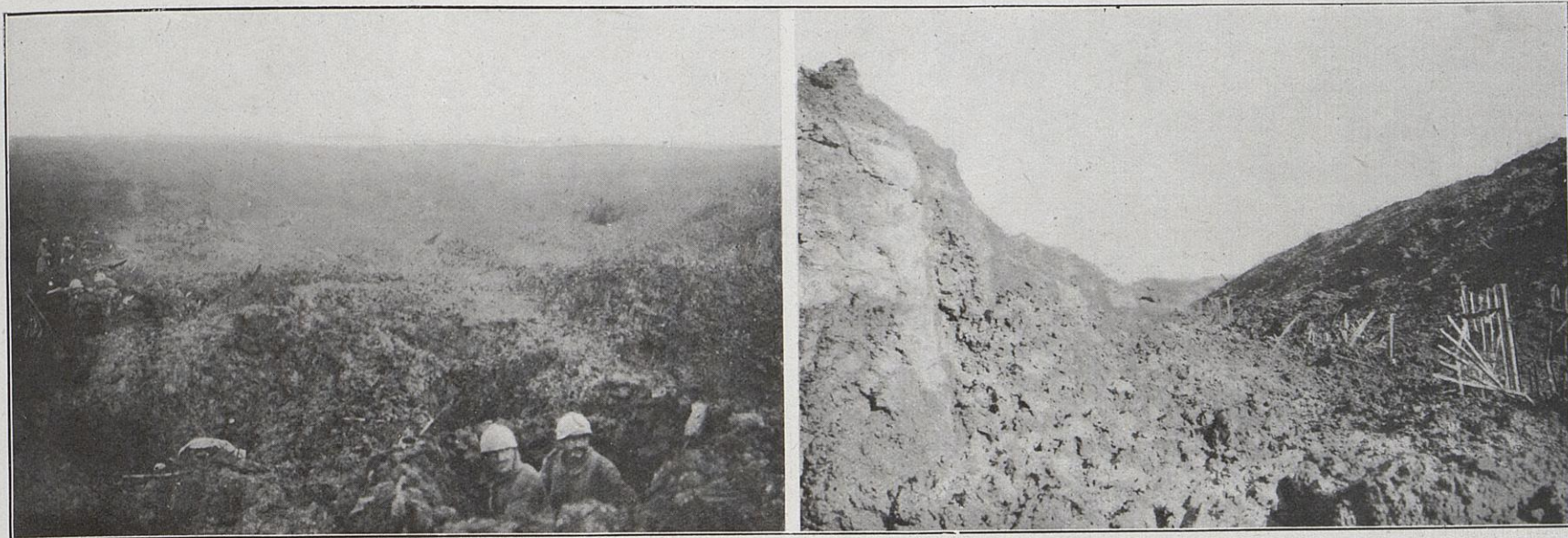
— Ma pauvre femme demandait tout le temps à boire, dit un vieux. *On ne m'a pas laissé lui apporter de l'eau*. Elle n'est morte que trente-six heures plus tard.

— Moi, j'ai eu ma fille de vingt ans tuée. — Et moi ma mère et mes trois sœurs. — Et moi mon mari... — Cette petite fille que vous voyez là, toute pâlotte, c'est une orpheline que sa cousine avait recueillie... la cousine fut coupée en deux.

Documents à retenir pour l'histoire de l'organisation allemande. Nous avons eu, en France, à certaines époques tragiques, des *organisations* de ce genre. Carrier, le noyeur de Nantes, en était un. Comme la famine régnait dans la ville soumise à sa paternelle administration, il fit jeter à la Loire huit mille paysans vendéens qui encombraient les prisons, afin de réduire le nombre des consommateurs. Carrier avait prévu les méthodes boches ; il les pratiquait en précurseur.

Il faut dire que, renié par tous les partis, quand vint le jour de l'expiation, car il vient inéluctable, il ne trouva pas un avocat pour l'assister devant le tribunal révolutionnaire, et quand sa tête tomba sur l'échafaud, s'éleva, de la foule immense qui assistait à l'exécution, un cri de joie unanime et des bravos répétés. Lorsque viendra l'heure où l'Allemagne paiera sa dette, c'est le monde entier qui applaudira.

G. LENOTRE.



LE FORT DE DOUAUMONT. — Tranchées sur les pentes de la citadelle.

Fossé N.-O.-N. Au fond, le « coffre double ».

## LES MARSOUMS A DOUAUMONT

(Notes d'un témoin militaire.)

« En dehors de son immense importance politique le Fort de Douaumont est un observatoire d'artillerie de premier ordre... »

*Der Wert des Forts liegt abgesehen von der grossen politischen Bedeutung seines Besitzes in der Möglichkeit, durch die vorzügliche Beobachtung von den Panzertürmen, das Vorfeld artillerietisch zu beherrschen...*

(Mémoire du Lieutenant FROMM, commandant le Détachement de Pionniers, 33 b. composé en Septembre 1916; adressé le 20 octobre à la 54<sup>e</sup> D. I., saisi par nos troupes le 24 dans les archives du Fort.)

De cette merveilleuse journée de Douaumont, on n'a vu tout d'abord que l'éblouissement. Mais on aurait tort de s'imaginer que ce fut un succès facile. On ne sait pas assez ce que la préparation la plus minutieuse laisse à improviser à l'énergie de la troupe et à la décision des chefs. Résolue par le commandement dès le lendemain du jour où nous en fûmes chassés, méditée pendant cinq mois, la prise de Douaumont a encore exigé tout l'indomptable élan et tout le cran des marsouins.

## I. — Le régiment colonial.

C'est en effet au régiment colonial du Maroc, lieutenant-colonel Régnier, que le chef de l'armée avait décidé de confier la tâche redoutable et enviée d'arracher à l'ennemi le joyau de ses conquêtes.

Déjà couvert de gloire en août à l'assaut de Fleury, ce régiment était impatient de montrer sa fourragère sur le plus illustre des champs de bataille.

Un poilu de vingt ans, caporal d'un bataillon sénégalais, mis pour la circonstance à la disposition du lieutenant-colonel Régnier, nous donne le ton de cette veille d'assaut. Secrétaire de son commandant, des premiers dans le secret de ce qui se prépare, il pose son porte plume et prend un fusil dans le rang. Il écrit à sa fiancée : « Je quitte le bureau. Le bataillon doit prendre part à une affaire des plus intéressantes ; j'en suis. Surtout, pas un mot à maman, elle me gronderait. Si j'y reste, dis-toi que ton grand t'aimait bien et qu'il a fait tout son devoir. On ne pourra pas toujours se payer le luxe d'une attaque à la baïonnette, j'en profite ».

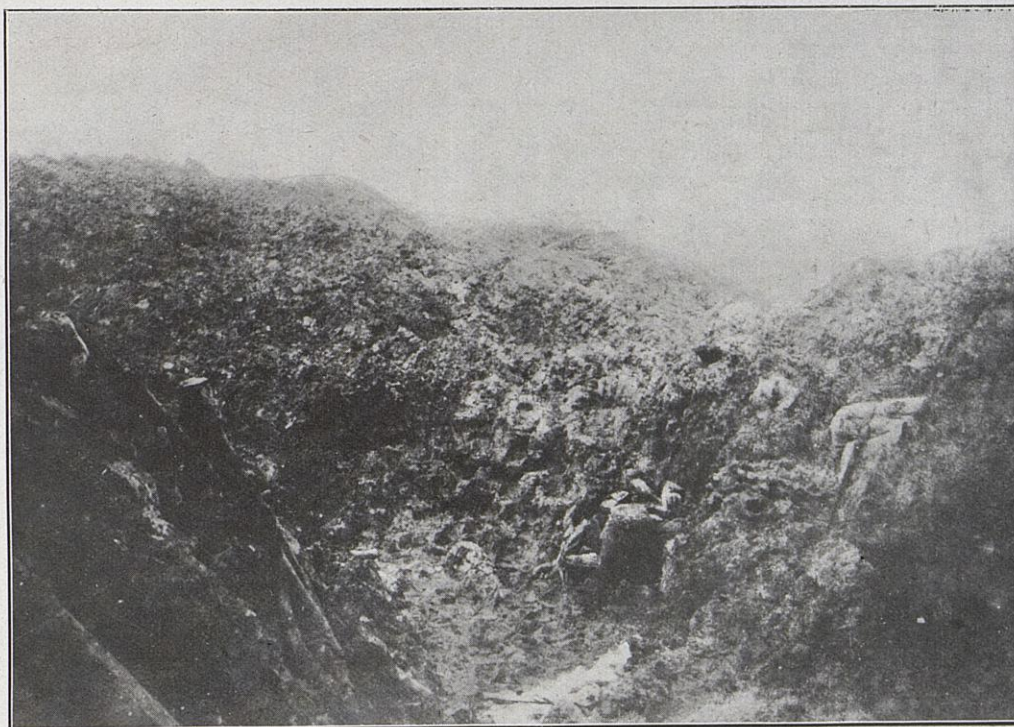
De quoi ne seraient pas capables des cœurs qui trouvent de tels accents.

## II. — La tranchée Augusta.

A 11 h. 40 sonne l'heure de l'attaque, l'heure attendue depuis des mois. Le tir s'allonge, les coloniaux se précipitent derrière les obus. Ils sont accueillis par un feu de mousqueterie et de mitrailleuses. La tranchée ennemie, insuffisamment démolie, s'appretait à mener une vive résistance. Elle était occupée par trois bataillons, les mêmes qui nous avaient disputé Thiaumont au mois d'août et qui devaient se défendre durement.

C'est contre ces six compagnies que s'avançaient les quatre du bataillon Modat, avec les Somalis. Le terrain était effroyable. La pluie de la matinée l'avait rendu plus boueux encore : on se battait dans les ténèbres, on glissait dans les trous d'obus, on recevait à bout portant la mitraille ennemie. La bande de deux cents mètres à franchir jusqu'au parapet allemand fut rude à traverser. Des officiers tombèrent et, à leur tête, le commandant Modat blessé, qui dut passer le commandement à son adjudant-major, le capitaine Alexandre.

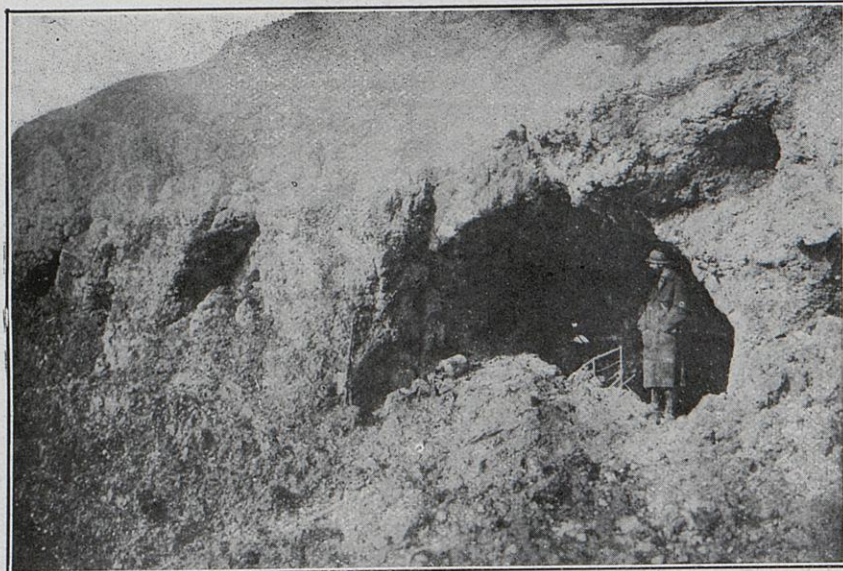
Cependant nos vagues d'assaut poussent de l'avant sans arrêt avec un entrain irrésistible. Tous s'étaient juré d'arriver. Officiers et soldats, animés de la même initiative, de la même volonté de vaincre, rivalisent d'ardeur pour enfoncer cette porte qui ne voulait pas céder, cette porte de Douaumont que les Allemands défendent avec acharnement. Le commandant Croll, qui suit le bataillon d'assaut à une centaine de mètres d'intervalle, lui dépêche deux compagnies pour l'étayer dans son effort, et, d'un vigoureux coup d'épaule, lui permet d'enlever la tranchée Augusta. Le caporal Béraud, voyant son escouade dévorée par une mitrailleuse, se jette sur la mitrailleuse, abat le servant d'une grenade, rapporte l'arme dans nos



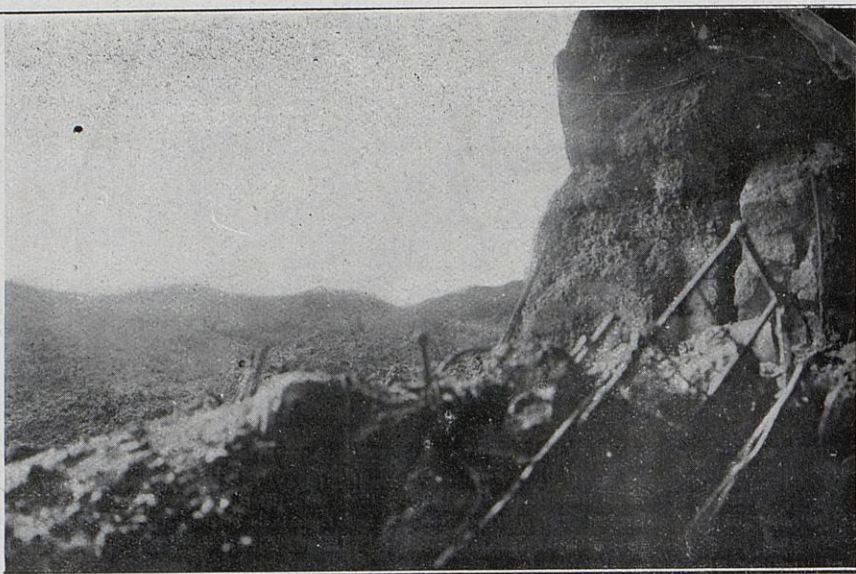
Entrée inférieure du fort, l'état du sol donne une idée de l'âpreté du duel d'artillerie qui précéda l'irrésistible assaut de nos soldats.



Couloir de l'ancienne sortie inférieure, ce couloir était doublé d'une sape allemande sous l'ancienne cour.



Couloir de l'ancienne sortie inférieure: son ouverture dans la façade.



La gorge vue de la casemate éventrée

lignes et la retourne contre l'ennemi. Le caporal Béraud pour ce fait admirable a été décoré de la Légion d'honneur par le Président de la République. Le corps-à-corps se poursuivit une demi-heure dans la tranchée. Sur six cents hommes, on fit 80 prisonniers.



Notre tranchée de départ avant Douaumont, le 24 octobre, à 2 heures de l'après-midi.



La tranchée allemande de première ligne bouleversée par notre artillerie, devant Douaumont, le 24 octobre, à 3 heures de l'après-midi,

### III. — A l'assaut de Douaumont.

Alors, on respira ; c'était le terrain libre, la route grande ouverte. On venait de remporter la moitié de la victoire. Il ne s'agissait plus que d'exploiter le succès et de parvenir au but.

L'ouvrage, la ferme de Thiaumont sont atteints rapidement. On allait sur cette terre informe, tant disputée, sans résistance, aussi facilement qu'on traversait la brume, derrière un barrage de feu, et précédé par le canon. On allait vite, sans s'attarder à éplucher le terrain, sans fouiller les cachettes où se terrait l'ennemi. L'aventure du sergent Jullien qui a fait le tour de la presse, aurait pu se répéter sur tout le champ de bataille. Partout se creusaient ces abris, ces profondes cavernes que nous connaissions bien — abris Wagner, abris de la cote 320 — où le Boche tapi, attendait le passage de la trombe. La bataille, sans le toucher, lui passait par-dessus la tête. La nuit, il sortait de son trou, canardait nos corvées, nos ravitaillements. Nous eûmes dans le dos, pendant deux ou trois jours, de ces petits flots d'embusqués, qui, un à un, à bout de cartouches et de vivres, se rendirent. On en prit ainsi plus de trois cents, sans s'être donné la peine de se baisser pour les ramasser.

A partir de Thiaumont, le bataillon Croll prend la tête, et c'est pendant deux kilomètres, ce rêve de toute l'armée française : plus de boyaux, plus de tranchées, l'espace découvert, et, là-dessus, ce bonheur, la guerre de mouvement. Pendant une heure, on n'a devant soi qu'un ennemi surpris, et là-bas l'objectif baigné dans le brouillard. On prend la formation de marche, en ligne de colonnes doubles ; les hommes, l'arme à la bretelle, se suivent à la file indienne, comme à l'exercice. Pas un coup de canon, pas un coup de fusil. Nul autre obstacle que la brume, et que la marche elle-même, sans piste, de trou en trou, dans ce paysage impraticable, où, comme dans le désert, on se dirige à la boussole. A gauche, la crête de Thiaumont, à travers la grisaille, allongeait sa croupe fantôme. C'était là ce théâtre d'une épopée farouche, ces espaces convoités, payés de tant de sang. On s'y avançait en silence, comme sur une planète morte, dans le monde des ombres.

Tout à coup, le capitaine Dorey, adjudant-major du bataillon et commandant l'aile gauche, voit s'ébaucher devant lui la forme d'une barre indécise, d'une sorte de dalle couronnant un sommet. C'est le fort. Que recèle-t-il ? Que va-t-il en sortir ? On sait que, suivant les ordres, le bataillon devait se borner à le contourner par les flancs. Mais le bataillon Nicolai, chargé d'y pénétrer, n'est pas encore en vue. A l'aile droite, le commandant Croll a perdu la liaison, oblique un peu trop vers l'Est. Placé devant le fort, le capitaine Dorey prend le parti de sauter dessus et d'y attendre Nicolai. Une compagnie, avec le capitaine Bouyssou, reçoit l'ordre de s'établir à cinquante mètres du fossé, prête, si Dorey est repoussé, à le recueillir avec sa troupe. Dorey, de sa personne avec deux compagnies et une compagnie de mitrailleuses, crie à ses hommes : « Courage, vous entrez dans l'histoire », et, à travers les éboulis, le chaos de moraine qui fut la gorge du fossé, bondit le premier sur Douaumont.

Il était environ 14 h. 40. Le fort fumait encore de l'incendie de la veille. De légères vapeurs blanchâtres flottaient par les fissures comme sur le sol d'une solfatare. Les hommes, ivres d'orgueil, pleurent, s'embrassent, chantent. Leurs ombres insolites se devinent à travers une pâle éclaircie. Quelques balles viennent en sifflant du ravin du Helly. L'une d'elles frappe en plein front un sergent qui entonnait la *Marseillaise*.

A cet instant le jour se lève. On a parlé déjà de ce phénomène singulier de vague et fugitive aurore, qui vint quelques minutes, colorer d'une lueur de joie, ensoleiller notre triomphe. A ce moment, un zouave, planton auprès du poste du lieutenant-colonel Richaud, aperçut de loin, sur le fort, une silhouette qui, les mains étendues et les pieds immobiles, se balançait sur les hanches.

— « Un nègre sur le fort, mon colonel : Il danse la danse du ventre ! »

C'est ainsi que l'armée apprit la chute de Douaumont.

### IV. — Le bataillon Nicolai.

Que faisait cependant le bataillon Nicolai ? Il faut reproduire ici le récit du commandant.

Arrivé d'Indo-Chine dans le courant de l'été, pour apprendre qu'il se trouvait chargé de l'attaque de Douaumont, le commandant Nicolai en instruisant ses hommes, en distribuant les rôles, en faisant recommencer vingt fois la répétition de l'assaut, avait coutume de dire sagement autour de lui : « Il faut tout prévoir, mais tout se passera d'une manière que nous ne prévoyons pas ». En effet, tout était prévu ; c'est l'imprévu qui arriva.

Parti de sa position de réserve à la seconde fixée par le commandement, le bataillon éprouvait d'abord, dans la glu des ravins, d'extrêmes difficultés de marche. Il ne trouvait plus personne dans les parallèles de départ. Le brouillard était épais à couper au couteau — ce brouillard dont l'Allemagne a voulu faire notre complice, — et qui, pour la seconde fois, allait singulièrement nous contrarier.

Sans guide, sans point de repère, sur ce terrain inouï, où il ne subsiste pas une forme reconnaissable, le bataillon se met en marche dans la brume. Le commandant se dirigeait au Nord-Est à 42 degrés. La marche, pénible, interminable, se continua longtemps, sans rencontrer personne. Visiblement on s'égarait. Pourtant la boussole se trompe-t-elle ? D'un geste, le commandant interroge son lieutenant ; l'aiguille de la boussole qu'il tenait à la main fait un saut de 15 degrés. L'aimant se trouvait affolé par le canon du revolver.

Il ne s'agissait plus que de réparer le temps perdu. Les secondes même étaient comptées. Si, par ce hasard stupide, le bataillon allait manquer au rendez-vous ? Sans doute, les camarades là-haut s'impatientent. Ainsi le commandant se tourmente dans la brume. Les pieds s'arrachent avec peine à la



Entrée de l'ouvrage des « quatre cheminées », entre Vaux et Douaumont.



Un groupe de brancardiers portant un blessé, sur la côte de Froideterre.

terre tenace. Il faut faire halte tous les cent pas pour s'attendre, souffler, détacher les boulets de glaise qu'on traîne aux pieds comme un forçat. Et l'on repart avec l'idée fixe d'arriver et la fièvre et la rage de ce but invisible. Marche pathétique dans les ténèbres. Où est le fort ? A quelle distance ? Approche-t-on ? Avance-t-on ? Combien de temps cela dura-t-il ? Et soudain, ce fut le miracle. Deux Boches. Deux fuyards surgissent de la brume : « Douaumont da ! Festung caput », jargonnent-ils en montrant du geste le chemin. Le charme était rompu.

Au même instant le ciel s'entr'ouvre et le fort apparaît vers la droite dans une gloire, avec des silhouettes de marsouins debout sur les cavaliers.

#### V. — La conquête du fort.

Il ne reste qu'à s'emparer du fort, tandis que les compagnies Dorey, franchissant la superstructure, se placent en avant et y établissent nos nouvelles lignes. Il était environ 15 heures. La dramatique erreur du bataillon Nicolai n'avait causé que dix minutes de retard.

Cependant les marsouins arrivés devant les casemates, touchant du doigt l'objet de leurs rêves, contemplaient, sans y croire encore, leur désir accompli. Ils regardaient, curieux, la forteresse fameuse, ses escarpes ébréchées, ses arêtes émoussées comme les contours d'une falaise, sa masse encore formidable au milieu de ses décombres. Ils s'arrêtaient ainsi avec étonnement, surpris de la simplicité des choses, de leur mielleux silence, et de se trouver là vivants.

Un avion blanc, immense, tournait dans le ciel avec ses grandes cocardes, et les hommes d'en bas lui faisaient des signes, saluaient sur notre victoire, les trois couleurs de la patrie.

Un claquement de mitrailleuse les tira de leur songe. Le fort se réveillait. Le combat commença.

Il était temps. Déjà, la garnison, sortant de sa stupeur, tirait les mitrailleuses des coffres et les braquait dans les fossés. Un des nôtres, d'un coup de pistolet, casse la tête au premier servant et fait la troupe prisonnière. Un second, armé d'un fusil mitrailleur, engage un court duel avec une autre pièce, la réduit au silence. Ce fut l'affaire de quelques secondes, tant nos hommes vainqueurs respirent d'autorité, et tant l'Allemand ébahi est subjugué par notre audace. Le commandant jette aussitôt deux sections autour du fort, s'empare des issues, dispose ses mitrailleuses, fait garder les dehors et la superstructure, et, suivi de ses grenadiers, pénètre dans l'intérieur.

Ici le combat change d'aspect : combat de caves dans la nuit, au fond d'un dédale obscur où l'adversaire a l'avantage. On a beau connaître les plans, s'être fait une notion des lieux ; on ignore les détours, les pièges connus de l'habitant ; on ne sait quelles barricades, quels traquenards il a pu tendre. On va à tâtons dans le noir. Une mitrailleuse dans ces couloirs peut arrêter longtemps, se faire un rempart de cadavres. Qui allume une lampe électrique se fait abattre immédiatement. Au contraire, l'ennemi vous aveugle de ses projecteurs, qui épaississent les ténèbres autour de lui. Une atmosphère âcre, empestée achève de vous étourdir. Dans ces conditions, grenade contre mitrailleuse, à découvert contre qui se couvre, l'assaillant se trouve en état de grande infériorité devant un assiégé quasi invulnérable. Celui-ci, tant qu'il a des vivres et des munitions, peut prolonger la résistance, attendre du dehors la délivrance, comme il lui était déjà arrivé le 23 mai. Une poignée d'hommes tiendra tête à une nuée d'ennemis, forcés d'attaquer un à un. Déjà le bataillon avait, en quelques minutes, perdu une

centaine de tués et de blessés. Il fallait en finir et il importait d'abrèger pour ne pas éterniser le massacre et ne pas donner le temps aux secours d'arriver. Le commandant fait avancer la compagnie de sapeurs du capitaine Perroud, munis d'appareils Schildt, de ces *flammenwerfer* dont les Allemands nous ont appris l'usage. Tumulte, hurlements, reculade, horrible odeur de choses brûlées. C'était fini. C'était la revanche des forfaits de la *Kultur*. L'affaire avait duré en tout une demi-heure.

Le rez-de-chaussée nettoyé, nos troupes explorent le sous-sol. Il n'y eut pas d'autre tentative de résistance organisée. A six heures du soir, le fort de Douaumont était entièrement à nous. Nous y faisons cinquante prisonniers, et, parmi eux quatre officiers, dont un capitaine nommé Brollius, qui exerçait, ce jour-là, le commandement du fort, et venait de rappeler la garnison comme les marsouins y arrivaient.

#### VI. — Le rapport Fromm.

Nous trouvons dans la forteresse un matériel considérable : dix mitrailleuses neuves, portées près des sorties, prêtes à être mises en batterie, et qui, quelques minutes plus tard, nous auraient donné du fil à retordre ; des fusils, une vaste installation de téléphone, des appareils optiques, des projecteurs, des fils et des ampoules électriques, des vivres, de l'eau minérale, des pommes de terre fraîches, tout un amoncellement de choses indiquant que le fort était en état de subir un siège. Un dépôt de grenades flambait encore dans une casemate : les prisonniers nous aident à l'éteindre.

Les Allemands ont prétendu que le fort de Douaumont a été enlevé par surprise et n'a pas été défendu : on vient de voir que c'est inexact. Ils ont assuré depuis qu'il entraînait dans leurs plans d'abandonner une position désormais sans intérêt pour eux. Ce serait déjà un aveu bien précieux à retenir, après la bruyante dépêche du 25 février, et la réclame impériale sur la « pierre angulaire de la principale forteresse du principal ennemi ». Mais cette prétention est elle même un mensonge.

Dans les archives du fort, s'est découvert un long mémoire d'un lieutenant du génie allemand, nommé Fromm, sur les réparations à faire et sur l'utilisation de la forteresse. Ce mémoire, daté du mois de septembre dernier, est couvert d'annotations du capitaine Frentzen. Le programme entier fut soumis à l'approbation du commandement allemand de la 54<sup>e</sup> D. I. le 20 octobre 1916, quatre jours avant notre assaut.

Ce rapport, outre une foule d'observations techniques sur l'état des coffres, des casemates, des gânes, des dortoirs, des latrines, outre un projet de règlement sur les conditions d'existence de la

place, contient quelques renseignements très importants, par exemple un « état » de la garnison du fort. Cette garnison ne doit jamais être inférieure à deux cents hommes. Avec les spécialistes, machinistes, signaleurs, artilleurs, observateurs, médecins, elle s'élève à plus de cinq cents hommes et vingt-quatre officiers. L'armement doit être porté à 17 mitrailleuses. Des règles sévères concernant le passage dans le fort doivent être instituées. Il doit y avoir en permanence, une réserve de vivres pour mille hommes. On disposera dix jours de vivres et de munitions dans les coffres à mitrailleuses qui peuvent se trouver isolés. Un système de communication souterraine avec l'arrière est envisagé. On trouva même l'amorce d'un couloir qui devait s'ouvrir dans une des carrières situées au Nord-Est. Tout ce plan de défense n'est pas l'indice d'une position que l'on s'appête à abandonner sans combat. Au contraire, le mémoire exprime dans une phrase remarquable le prix essentiel que l'Allemagne attachait à cette position : « En dehors de son immense importance politique, écrit l'auteur, le fort de Douaumont est un observatoire de premier ordre. Ses tourelles cuirassées offrent des vues précieuses sur tout le terrain en avant. Une surprise de nos premières lignes ne peut être empêchée que par « là ».

C'est cette dérouté des premières lignes que l'Allemagne n'avait pas prévue. C'est la rapidité d'un bond qui, en quatre heures, nous rendait le terrain perdu en huit mois. L'Allemagne a beau faire, elle n'ôtera rien à l'éclat de notre victoire, — à ce que l'un des acteurs, le commandant Nicolai, en appelle l'« insolence », et que le général Nivelle, d'un autre mot bien français, et qui convient à nos chefs-d'œuvre, préfère en nommer l'« élégance ».



Le ravin des lignes et la côte de Froideterre.



Tout récemment, nos admirables alliés britanniques attaquaient sur les deux rives de l'Ancre, pénétraient dans les lignes allemandes sur un front d'environ 8 kilomètres et, en deux jours, gagnaient en profondeur près de 3 kilomètres.



Heureux du succès, les canonniers anglais se reposent au milieu des munitions entassées, non loin de leurs pièces qui ont fait de si bonne besogne.



Les canons canadiens contre avions qui ont servi, pendant la bataille, à mettre en fuite les avions ennemis, observateurs indiscrets.  
L'OFFENSIVE VICTORIEUSE DE NOS ALLIÉS BRITANNIQUES SUR LES RIVES DE L'ANCRE



Les officiers, de leur côté, disposent leurs propres abris : car telle doit être la rapidité avec laquelle il faut procéder à l'organisation défensive des positions conquises, en prévision d'une réaction de l'ennemi, que chacun, du simple Tommy au gradé, prête le concours de ses bras.



Tommy, dans le secret de son abri, goûte enfin un repos bien gagné. Sans doute il rêve déjà à de nouveaux succès!

## JOURS DE GUERRE

JEUDI. — Au Petit-Palais : *L'Exposition des Œuvres d'art mutilées*. — Une croix de bois, de près de deux mètres de hauteur, dont le centre du montant est noirci par le feu. A chaque extrémité de la branche transversale pendent, à gauche un fragment de main et de bras, à droite quelques doigts. Les pieds du Christ sont restés fixés à la planchette où ils étaient cloués, l'un des deux est surmonté encore d'un morceau de cheville brisée en estafilade et qui prend un aspect étrangement réel de membre humain mutilé. Du corps, des jambes, de la tête, rien ne subsiste. L'image divine dut se consumer lentement, calcinée, creusant le bois où elle était attachée, y laissant une empreinte concave et noire, sillonnée de ces profondes rides que la flamme grave dans la chair fibreuse du chêne. C'est, dans la plus grande simplicité, l'une des images offertes par la guerre, qui en marque le mieux l'aveugle et universelle furie. Ce Christ de l'église de Revigny, n'était pas un engin de combat que l'ennemi eût intérêt à détruire : il n'était pas davantage un de ces vestiges de l'art d'autrefois dont l'éblouissante célébrité, comme, par exemple, le sourire de la cathédrale de Reims, le rend si envieux, qu'il préfère en ravir à l'humanité la splendeur que le laisser aux mains de l'adversaire, son possesseur légitime. Ce Christ était l'œuvre d'un artisan pieux, illuminé, tendre, et demeuré anonyme. On croirait que, pour frapper les pillards d'églises, les assassins de femmes et d'enfants, il s'est soulevé et raidi sur le bois du supplice, qu'il s'est tordu dans un effort suprême, laissant aux clous ses membres déchirés, pour s'en aller, tendu comme le fil d'une arbalète, tomber au milieu des Huns. Ou bien encore, celui qui contemple le bois de torture déserté, d'où le supplicé divin s'envola, dans le mouvement, la réalisation d'un nouveau miracle, l'imagine paraissant ainsi devant Dieu et de ses plaies nouvelles, de ses mutilations à l'image de celles créées par les projectiles allemands sur l'homme, demandant la punition du coupable.

Ce Christ, ce vestige de Christ, de l'église de Revigny, exposé au Petit-Palais, avec un art de mise en scène, à la fois si simple et si exactement adapté au but poursuivi et aux objets présentés, — il faudrait faire défiler devant lui tous les enfants, tous les civils de France. Dans sa sublime et prophétique horreur, il est plus marquant, plus éloquent, que toutes les conférences imaginables ; il ouvre l'esprit des adolescents à la haine, à la perpétuité de la vengeance avec violence et véhémence persuasion. Devant lui toute explication, toute amplification tombent, se brisent les ailes. De même qu'il nous suffit à reconstituer toute la dévastation de l'église dans laquelle il subsistait, toute la tourmente au cœur de laquelle il cessa d'être le symbole de la rédemption, l'image du Pardon et du Rachat, pour devenir ceux du Crime et de l'Ignominie, — il nous certifie de la volonté des armées du Kaiser d'anéantir la France, afin de mieux s'emparer de son âme, ensuite. Mais, comme s'est arraché de sa croix ce Dieu victime de la fureur des Allemands, l'âme de la France s'est arrachée du sol envahi, profané — et l'ennemi ne tient plus rien qu'un peu de terre en léthargie.

Cette *Exposition d'Œuvres d'art mutilées, ou provenant des régions dévastées par l'ennemi*, organisée sous le patronage du Sous-Secrétaire d'Etat des Beaux-Arts et sur l'initiative du *Journal*, au Petit-Palais, est une sorte de poème en images, qui chante toute la désolation de la guerre. On y entend parler la Raison que d'autres clameurs, souvent, nous empêchent d'entendre. On y trouve face à face, juxtaposées, étroitement enlacées, l'intelligence de l'homme à créer et son intelligence à détruire. On le trouve voisin de Dieu dans l'art qu'il façonne et frère de la bête dans la fureur qui le pousse à détruire ce qui établit sa gloire. Une seule pierre porte à la fois le sceau de sa grandeur et la griffe de son abjection. L'homme, dont une main donna le rayonnant visage de la Vierge à ce fragment de marbre, de l'autre a décapité ce corps où palpitait la poitrine d'un ange sous les vêtements d'une femme. Un ciseau de fer creusa l'arc de cette paupière, ouvrit l'infini dans ce regard

et cette tête a roulé dans l'abîme, elle est redevenue fragment, caillou, rocher, parce qu'une rafale de fer, de mitraille passa sur elle... La double essence qui est en nous, les deux flammes qui luttent dans ce foyer qui s'appelle intelligence, âme ou esprit, et qui est la créature, se montrent là, aussi ardentes, dévorantes, irradiantes, dominatrices dans le mal que dans le bien.

On croirait que l'homme — dans son orgueil d'égaliser Dieu, ce à quoi l'art le fait tenter — l'homme, mis soudain en Sa présence et frappé de son infériorité, de son impuissance, a voulu rendre aux limbes, au chaos d'où il les avait sortis ses fantômes imparfaits... A moins que ce ne soit un démon irascible qui nous porte à nous détruire nous-mêmes, dans sa stupeur de voir l'homme capable de tant de divine perfection.

M. Henry Lapauze, conservateur au Petit-Palais, et M. Adrien Fauchier-Magnan, coadjuteur au goût le plus sûr, sont parvenus à grouper ces débris, à en faire autre chose qu'un musée temporaire, une de ces exhibitions où le visiteur trouve autant de plantes vertes que d'œuvres d'art. Les sphynx à figure de femme qui ornaient quelque extrémité de terrasse, les ouvrages de la sculpture moderne, comme le Saint-Tarcisius, de Falguière, de la chapelle du château de Gerbeville, les secrétaires aux portes fracturées, dont le bois porte autour des serrures arrachées la trace des lacérations profondes ; les antiphonaires des cathédrales, dans l'épaisseur desquels les schrapnells se sont enfoncés ; le bureau du XVIII<sup>e</sup> siècle de l'hôtel de ville de Soissons, sur lequel, face à face, le conquérant vorace et le vaincu, la hyène et le mouton, von Kluck et M. Muzard, le maire, se disputaient les forces, le pain, l'or et les habitants de la ville, — racontent toutes les horreurs de l'invasion d'août et septembre 1914. Ils disent aussi la beauté, la splendeur de cette France labourée par les canons et les pillards. Pas un fragment, pas une parcelle de ce qui fut arraché aux vandales qui ne porte la marque de notre génie.

Il faut faire halte, particulièrement, devant deux de ces *chapelles* formées dans les nefs du Petit-Palais, à la mémoire de quelques-unes de ces héroïques étapes de notre calvaire : le groupe des statues funèbres de la chapelle du château de Tilloloy et la vitrine des objets provenant des ruines de Baron, propriété d'Albéric Magnard, près Nanteuil-le-Haudouin, et où le compositeur fut, sans aucun procès, fusillé par les Allemands. Tilloloy et Baron évoquent, parmi tant d'autres, connus ou encore anonymes et ignorés, des anneaux particulièrement solides de cette chaîne mouvante, flexible, qui se reforme impitoyablement dès qu'elle est en quelque endroit rompue par les armées allemandes.

Les propriétaires de Tilloloy, le comte et la comtesse d'Hinnisdal et leurs deux filles, étaient de ces français que la menace des troupes ennemies approchant n'avaient point fait fuir. Plus tard, on exprimera la mentalité de ceux-là, qui demeurèrent au poste, pareils au commandant qui coule avec son navire sans avoir quitté la passerelle. On les expliquera longuement. Je suppose que quelques mots suffisent, exprimant l'attachement aux murs où l'on vit et le sentiment de ses propres forces et de son droit, suffisamment établis pour être persuadé que, quelle que soit la fureur de l'ennemi, on saura toujours lui tenir tête.

Ce que furent les dernières journées, les dernières heures, dans la demeure à demi-emportée déjà par les obus, entre les canons français et ennemis, alors qu'il fallait se décider à sauver de l'anéantissement les rares souvenirs qui pouvaient l'être encore, peut-être un jour M<sup>lle</sup> Thérèse d'Hinnisdal se décidera-t-elle à l'écrire. Nous pouvons l'imaginer déjà. Un jeune sous-lieutenant de l'armée française, M. Dézarrois, frappé par la valeur des souvenirs, des reliques de toutes sortes dont le château est rempli, offre son aide aux deux jeunes femmes. On fait quelques paquets, on décroche quelques tableaux. Mais les murs sont hauts, les échelles trop courtes, l'éclatement des obus ininterrompu et de plus en plus rapproché...

Pris, repris par les Allemands et les Français, Tilloloy est aujourd'hui comme l'on dit : à nous.

Mais dans quel état ! Sa chapelle rouge n'a plus que deux fragments de tours, un portail tronqué... Mais, les statues décapitées des tombeaux des Soyecourt, dont les têtes ont été retrouvées dans les tranchées, disent aux visiteurs du Petit Palais, la beauté du passé et les ruines du présent...

La petite vitrine contenant les reliques de Baron, la propriété d'Albéric Magnard, avec la montre du compositeur, noircie, marquant quatre ou cinq minutes après midi, et quelques objets de porcelaine ou pièces d'argenterie, sous cette patine grise, roussâtre, que donne le feu, n'est pas un des ex-voto les moins frappants de l'exposition. Leur rassemblement met le soldat boche au pilori. Toute la fureur bestiale de l'apache se ruant sur le passant désarmé, de la brute qui vole et qui viole et tue, dans l'emportement de ses instincts les plus bas, s'y trouvent baignés de cette éclatante et blême lumière que les grands peintres ont fait glisser du haut des nues sur le Golgotha.

Le battant d'acajou de ce secrétaire qui meublait une chambre du château d'Esternay, et que le fer des baïonnettes et des couteaux a privé de serrure, porte des lacérations, des écorchures devant lesquelles tous les *manifestes* des intellectuels allemands deviennent muets.

Cette porte de meuble, que M. Lapauze a placée, comme une toile de maître, sur un chevalet, est un trophée pour nous. Les Allemands s'enorgueillissent de posséder, au palais de Postdam, quelques fameux Watteaux, Lancrets ou Paters, qui chantent la gloire de notre art, le goût de la France, le charme des artistes français, leur tact, leur inimitable mesure ; dans le palais construit par Frédéric II, ces toiles répandent avec leur douce et tiède lueur argentée, l'atmosphère de la France.

Au Petit-Palais, nous avons, à présent, nous aussi, sur un chevalet, un *tableau* qui répand autour de lui l'atmosphère du pays ennemi, c'est cette porte de secrétaire appartenant au marquis de la Roche-Lambert ; les coutelas des soldats teutons l'ont signé !

Et, dressé au milieu de la vaste galerie pleine des souvenirs précieux, des œuvres mutilées, qu'ils ont été prendre au fond des plus nobles cathédrales et sur l'autel des plus humbles paroisses de campagne, comme le fer de l'assassin s'en va chercher le cœur palpitant dans le corps de sa victime, — au milieu de la vaste galerie, le Lion d'Arras a l'air de danser une macabre sarabande.

Tuméfié, bourré des creux qu'il se fit dans la chute qui le précipita de soixante-quinze mètres sur le sol, la gueule ouverte, le fauve gardien de la vieille cité s'accroche encore au blason qu'il maintenait au sommet du beffroi. Dans la tourmente, les obus allemands l'ont jeté par terre. Mais le voici redressé, la face éternelle, comme les fauves auxquels Caligula ou Néron donnaient à manger des enfants et des femmes... On croit entendre le concert de la mitraille, l'affreux et tragique charivari du bombardement, l'écroulement des maisons à façade découpée qui encadraient les deux places espagnoles... Et le lion conduit la danse !...

Entre les vierges décapitées, les Christes mutilés, les meubles forcés, les trésors des sacristies mis au pillage, les argenteries écrasées au fond des coffres éventrés ; entre le battant de la cloche de Vauquois, — tout ce qui reste du village, — et la montre brisée d'Albéric Magnard, ce lion, que l'ombre de ses blessures rend plus effrayant, qui a l'air d'une falote enseigne de dompteur, ce lion, que sa chute n'a pas anéanti et qui dresse ses lourdes pattes par-dessus les fragments de Reims couchés dans les plis d'un linceul de velours bleu de roy, ce lion symbolique, médusé, aveugle, reniflant le sang et la fumée, doit demeurer au milieu de ces reliques, non seulement jusqu'au dernier jour des hostilités, mais jusqu'aux dernières signatures des contrats de paix. Il s'est constitué le gardien naturel de ce peuple de vestiges, de cette grande famille mystique, réfugiée à Paris, — entre l'Arc de Triomphe et le dôme doré des Invalides, sous lequel veille l'immortel souvenir de Napoléon.

ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)



LE GÉNÉRAL SARRAIL commandant en chef de l'Armée d'Orient.



MONASTIR  
L'une des principales artères de la capitale macédonienne.



LE PRINCE ALEXANDRE DE SERBIE, régent du royaume.



Batterie serbe près d'Iven. La prise d'Iven prélu à celle de Monastir.



Prisonniers Bulgares capturés par les Serbes dans la région d'Iven.



LA VALEUR STRATÉGIQUE DE LA VICTOIRE DE MONASTIR. — Située sur la ligne de chemins de fer Salonique-Prilep-Uskub et sur la voie ferrée qui va à Okrida ; placée, en outre, au nœud des lignes de routes venant de la mer Egée et de l'Adriatique, et reliée par une grande route carrossable à la vallée du Vardar, la place de Monastir a une haute importance militaire. Ainsi se poursuit victorieusement le plan, admirable, du général Sarrail.

VERS LA LIBÉRATION SERBE : LA REPRISSE DE MONASTIR

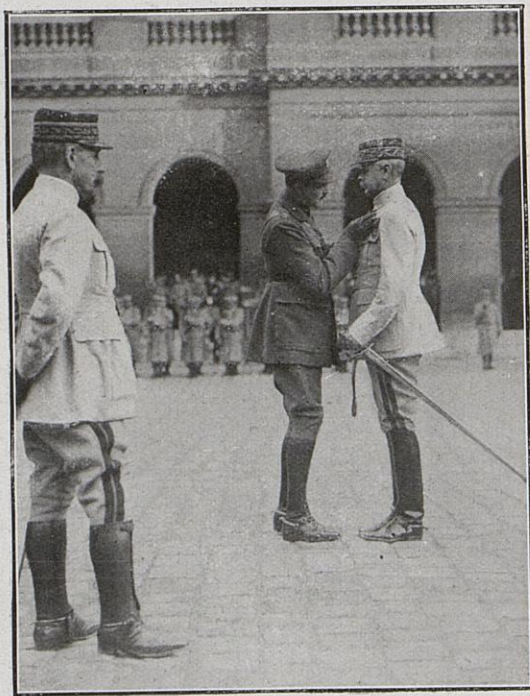


L'arrivée aux Invalides du prince de Connaught, qu'accompagne le général Dubail. En face du prince, le groupe des officiers français qui vont être décorés.  
(Document Manuel.)



Le prince de Connaught remet le collier de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George au général Balfourier commandant le xx<sup>e</sup> corps.

#### LA PRISE D'ARMES DU 15 NOVEMBRE



Le général de brigade Bard, qui vient d'être fait compagnon de l'ordre du Bain.  
(Document Manuel.)

Au lendemain des brillants succès que nos alliés britanniques viennent de remporter sur le front de la Somme, cette cérémonie a pris le caractère d'une haute manifestation de confraternité anglo-française, d'autant qu'elle était rehaussée par la présence du prince Arthur de Connaught, spécialement délégué par S. M. le roi d'Angleterre.

Une foule de notabilités du monde militaire et une affluence considérable de spectateurs avaient envahi l'Esplanade pour assister à cette solennité. Le prince avait tenu à décorer de sa main, nos chefs, nos officiers, nos soldats pour reconnaître le concours que tous ont si généreusement prêté à nos vaillants alliés, en secondant leur effort pour le triomphe de la cause commune.

Le général Balfourier a reçu le collier de Saint-Michel et de Saint-George qui a été également décerné au général Fayolle, commandant une armée, et retenu à son poste.

Le général Drude a été nommé chevalier commandeur du même ordre, tandis que les généraux Bard, Sabatier, Margot, Valantin ; les colonels Gassouin, Dessiaud, Regnier et Pénelon ont été promus compagnons de l'Ordre du Bain. Une cinquantaine d'insignes du Mérite ont en outre été attribués à des officiers ou soldats appartenant à l'artillerie, au transport ou au ravitaillement, et la *Military Cross* a été décerné au sergent Specklin.

Les honneurs, selon la coutume, étaient rendus par nos troupes territoriales, et par nos fusiliers marins, avec drapeau et musique.

LE PRINCE DE CONNAUGHT DÉCORE DES OFFICIERS FRANÇAIS



Le général Balfourier portant le collier de St-Michel et St-George et le général Drude, chevalier commandeur du même ordre,



Le misérable atelier de phototypie qui servit de Palais de Justice au tribunal de Reims pendant vingt-deux mois. Au milieu, M. le Président Hû.

#### LES AVENTURES ET TRIBULATIONS DU TRIBUNAL DE REIMS

Les journaux de la semaine ont annoncé le transfert du Tribunal de Reims à Epernay. Ils ont raconté les aventures et les tribulations des magistrats qui le composent, depuis le début des hostilités : le Palais de Justice bombardé presque quotidiennement ; les éclats d'obus s'abattant en pluie de fer et de feu sur le monument et M. le Président Hû, un jour où les marmites se rapprochaient de plus en plus de la salle d'audience, répondant fièrement à une question : « L'audience continue ».

Après avoir, par quatre fois, transporté les pénates de la Justice dans divers bâtiments dont, comme à un mot d'ordre, les bombes allemandes s'approchaient aussitôt, le Tribunal en fut réduit à siéger dans un misérable atelier de phototypie, sorte d'étroit hangar encombré de caisses de produits chimiques et de réservoirs d'acide carbonique comprimé, justement qualifiés « d'explosifs dangereux ». Cette cage, dont rien ne saurait dire la misère, servait à la fois de salle d'audience, de chambre du Conseil, de parquet, de salle d'attente et de vestiaire. Elle avait 5 mètres de long sur 4 mètres de large, des éclats d'obus en trouèrent le vitrage. C'est là que, durant 22 mois, le Président Hû, assisté de ses juges, rendit la justice sans se départir de son sang-froid et de sa spirituelle bonhomie, méritant ainsi par avance l'éloge que lui adressait, lors de son installation à Epernay, le Président du Tribunal de cette ville, M. Passérieu : « Vous êtes un exemple et un honneur pour la magistrature française ».



La dernière audience dans le hangar, à Reims. De gauche à droite, M. Mathieu, juge suppléant, faisant fonction de procureur de la République; M. Bouvier, vice-prés.; M. le Président Hû; M. Texier, juge; M. Jonval, commis-greffier.

#### LES TRIBULATIONS DU TRIBUNAL DE REIMS

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur de ces documents absolument uniques. Ces curieuses photographies furent prises par l'un des magistrats rémois, lequel, après avoir procédé lui-même à la mise au point de l'appareil, le confia à l'un de ses assesseurs et vint poser dans le groupe qu'on voit ici.



La procession historique du nouveau lord-maire, sir William Dunn, se déroulant dans les rues de la Cité, au milieu de son cadre pittoresque traditionnel.



Le lord-maire prononçant son discours au banquet du Guildhall  
LE NOUVEAU LORD-MAIRE DE LONDRES ENTRE EN FONCTIONS

## LES LIVRES NOUVEAUX (Suite)

Ce sont encore des soldats que M. Charles Bugnet, l'auteur de *La Flamme Ensevelie* (Emile Paul, éditeur) ; M. Gilles Normand dont Rollinat eût fortement apprécié plusieurs poèmes des *Voix de la Fournaise* (Perrin, éditeur) ; M. Justin Pons dont les *Poèmes de Guerre* (Jouve, éditeur) ont plus que de louables intentions.

Les *Vers Héroïques* (Berger-Levrault, éditeur), de M. le Général Bruneau mériteraient mieux qu'une simple citation. J'en dirai autant des *Chants de la Tourmente* de M. Maurice Pottocher (Ollendorff, éditeur). Je regrette d'être réduit à mentionner pauvrement *Les Lointains* de M. Daniel Sivert (Plon, éditeur), les *Lettres de Guerre* de M. Liton Chevalet (Perrin, éditeur), le *Sol Sacré* de M. Pellier (Figuère, éditeur), surtout le *Gavroche et Flambeau* de M. Georges Trouillet (Fasquelle, éditeur). Le nom de M. Zamacoïs, si aimé du public, suffira, et je m'en réjouis, à assurer le succès de son vibrant *Ineffaçable* (Fasquelle, éditeur).

Je continue à déplorer que M. Paul Fort, si doué, s'obstine dans la forme si peu classique de ses anciennes Ballades. J'admire, à cette restriction près, la force et la beauté de ses *Poèmes de Franc* (Payet, éditeur). M. Eugène Figuière pleure *Les Clochers démolis*. Je goûterais mieux son talent s'il se dégageait de certaines déliquescentes et du vers libre.

Avec M. Ségalon (Peintures, Crès éditeur), nous entrons dans le domaine de la pure et pleine poésie, loin de la guerre, presque hors du temps, ou dans un temps très distant du nôtre. Ces *Peintures*, explique l'auteur, sont chinoises, longues et sombres, peintures soyeuses, chargées de suite et couleur des premiers âges.

Je conviens, en effet, qu'à l'exemple de la poésie chinoise les poèmes en prose de M. Ségalon sont pleins de science et de raffinement. Vous resterez en regardant, — avec les yeux de l'âme, — ces *Peintures*, un peu déconcertés au premier abord, vous vous croirez pris de vertige comme lorsqu'on sombre dans les griseries de la fumée divine, puis vous vous habituerez peu à peu, vous apprendrez à voir et vous serez captivés.

Les pages de ce livre, d'art rare et précieux, ont réveillé dans ma mémoire le souvenir des compositions merveilleuses de Ishikawa Teyonobu, de Massanobu, de Torii Kiyohire ; la remembrance des magnifiques panneaux de laque d'or pavé de burgau, or rouge, or vert, or jaune, juxtaposés, emmêlés, des laques aussi couleur de sang dus au génie du grand Korin, et encore des délicates poteries anciennes de Satsuma.

Paul d'ABBES.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE EDOUARD VII. — *All Right*, Revue de M. Rip.

THÉÂTRE APOLLO. — *Les Maris de Ginette*, Opérette de MM. Kéroul et Barré, musique de M. F. Fourdrain.

Le théâtre Edouard VII, qui devait ouvrir en octobre 1914, vient d'être inauguré, et paraît appelé à brillamment réussir. Agencé sur le modèle des salles anglaises, avec un goût sobre et très sûr, il est, comme grandeur, intermédiaire entre Gymnase et Capucines, par conséquent favorable à toute une série de pièces très goûtées à Paris, qui se trouveraient trop à l'aise dans l'un, un peu à l'étroit dans l'autre.

La pièce d'ouverture est une revue de M. Rip ; dans des décors plaisamment dessinés, les actualités défilent pendant deux actes dont le seul défaut est de manquer parfois de musique. M<sup>lle</sup> Marnac, en tête d'une troupe de jolies femmes délicieusement costumées, mène gaie-ment la soirée ; M. Guyon fils est plein de fantaisie et M. Signoret apporte la note satirique dans son saisissant corbeau allemand qui croasse à l'arrière des lignes et fait fortune avec le sang des autres ; dans sa Germania qui semble échappée des cartons de notre collaborateur Métivet, et dont le comédien a rendu admirablement la brutalité gloutonne, l'orgueil démesurée et le découragement rageur.

\*\*\*

L'opérette nouvelle de l'Apollo, *les Maris de Ginette*, a la seule prétention de distraire les spectateurs ; un mariage à peine célébré se rompt à la suite des quiproquos et des malentendus que MM. Kéroul et Barré pratiquent dans leurs vaudevilles ; les auteurs ont, cette fois, chassé toute grivoiserie, et, peut-être effrayés de leur audace, ils ont jugé l'aide d'un musicien nécessaire.

Les duos romantiques, les romances sentimentales, les couplets gais, les ensembles qu'on lui demandait, M. F. Fourdrain les a écrits d'une plume adroite, rompue à des travaux de plus haut style et avec un zèle un peu délicat pour le sujet. Il a été interprété à merveille par M<sup>lle</sup> Mariette Sully, dont la jolie voix, la bonne humeur fine et gracieuse sont trop rarement utilisées. La direction a encadré la charmante artiste dans sa troupe où les bons éléments sont nombreux, en tête de laquelle M. Galipeaux vient prodiguer mots drôles et grimaces ; il danse même, on sait avec quelle fantaisie. Il y a tout lieu de croire que le public actuel fera à la pièce et aux interprètes le bon accueil qu'ils méritent.

Marcel FOURNIER

## ÉCHOS

## COMPAGNIE NATIONALE DES MATIÈRES COLORANTES

Il vient d'être procédé à l'émission de 60.000 actions de la Compagnie nationale de matières colorantes et de produits chimiques.

Cette Compagnie a pour objet essentiel la fabrication et la vente de tous produits chimiques et, particulièrement, des produits chimiques organiques et des matières colorantes, ainsi que de tous autres produits servant à cette fabrication, dans le but de remplacer par des produits de fabrication française ceux qui étaient fournis par l'Allemagne avant la guerre.

Nous relevons sur la liste des Membres de son Conseil d'administration les noms de personnalités industrielles dont la compétence technique assure déjà le succès d'entreprises telles que plusieurs de nos grandes usines métallurgiques, (le Creusot, les Aciéries de la Marine, etc.), les Blanchisseries de Thion, les Etablissements Chris et Jeancart, les Etablissements Kuhlmann (de Lille) ou bien des notabilités du textile lyonnais et stéphanois ainsi que de l'industrie du gaz ; il est donc permis de s'attendre à une gestion heureuse et éclairée de la Société.

Les publications requises par la loi ont été faites au *Bulletin des annonces légales obligatoires* du 13 novembre 1916. Les formalités nécessitées par l'application des dispositions législatives spéciales, notamment de la loi du 21 mars 1916 ont été dûment remplies.

## POUR SE RENSEIGNER SUR LES FAITS DE LA SEMAINE

On s'abonne sans frais, dans tous les bureaux de poste et chez les principaux libraires à :

*L'OPINION*, journal de la semaine paraissant tous les samedis.

Le N° : 0 fr. 50. — Abonn. : 25 francs par an.

Directeur : Maurice COLRAT.

Depuis longtemps déjà nos alliés d'Outre-Manche ont compris la nécessité d'un organe plus soigné et plus substantiel que le quotidien, plus vivant et plus actuel que le périodique et l'Angleterre possède de nombreux journaux hebdomadaires qui saisissent chaque semaine, avec une autorité croissante, l'attention publique de toutes les questions dignes de la retenir.

*L'Opinion*, journal de la semaine, a été fondée pour remplir en France le même rôle. Recueil d'idées et de faits, abondamment citée et utilisée par les journaux de Paris, de la province et de l'étranger, *L'Opinion* a dès la première heure, conquis la faveur d'un public d'élite, soucieux d'une documentation sérieuse et précise, d'une rédaction variée.

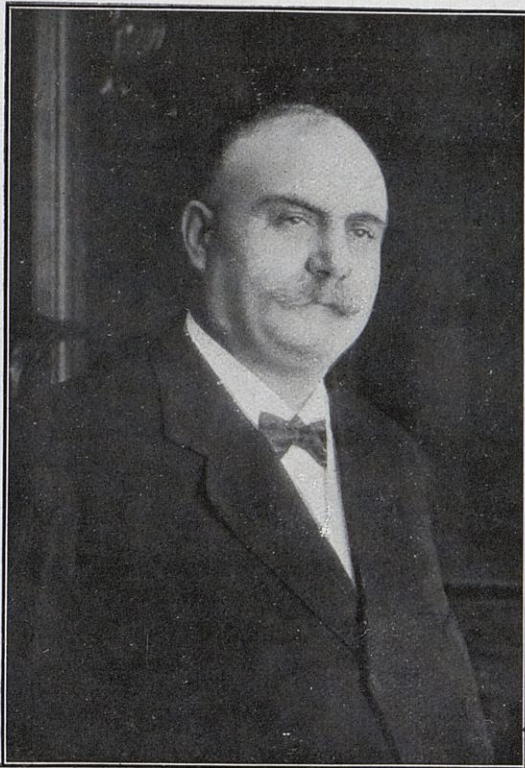
A ceux qui n'ont pas le temps de lire la presse quotidienne ou qui reculent de propos délibéré devant la difficulté de dégager des idées claires de la confusion de ses renseignements, *L'Opinion* apporte l'histoire de la semaine sobrement et clairement contée. A ceux qui lisent leur journal dans la fièvre d'une vie de travail elle apporte les éléments d'une mise au point indispensable. Gens d'affaires et gens de loisir sont maintenus par elle dans le grand courant de la vie politique, économique, littéraire et artistique.

Ni agressive, ni sectaire, respectueuse de toutes les convictions, mais résolument attachée à la défense des intérêts nationaux et de la culture française, *L'Opinion* peut être lue par tous avec plaisir et avec profit.

Un numéro spécimen sera envoyé gratuitement aux lecteurs du *Monde Illustré* qui en feront la demande.

## SITUATIONS D'AVENIR

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.



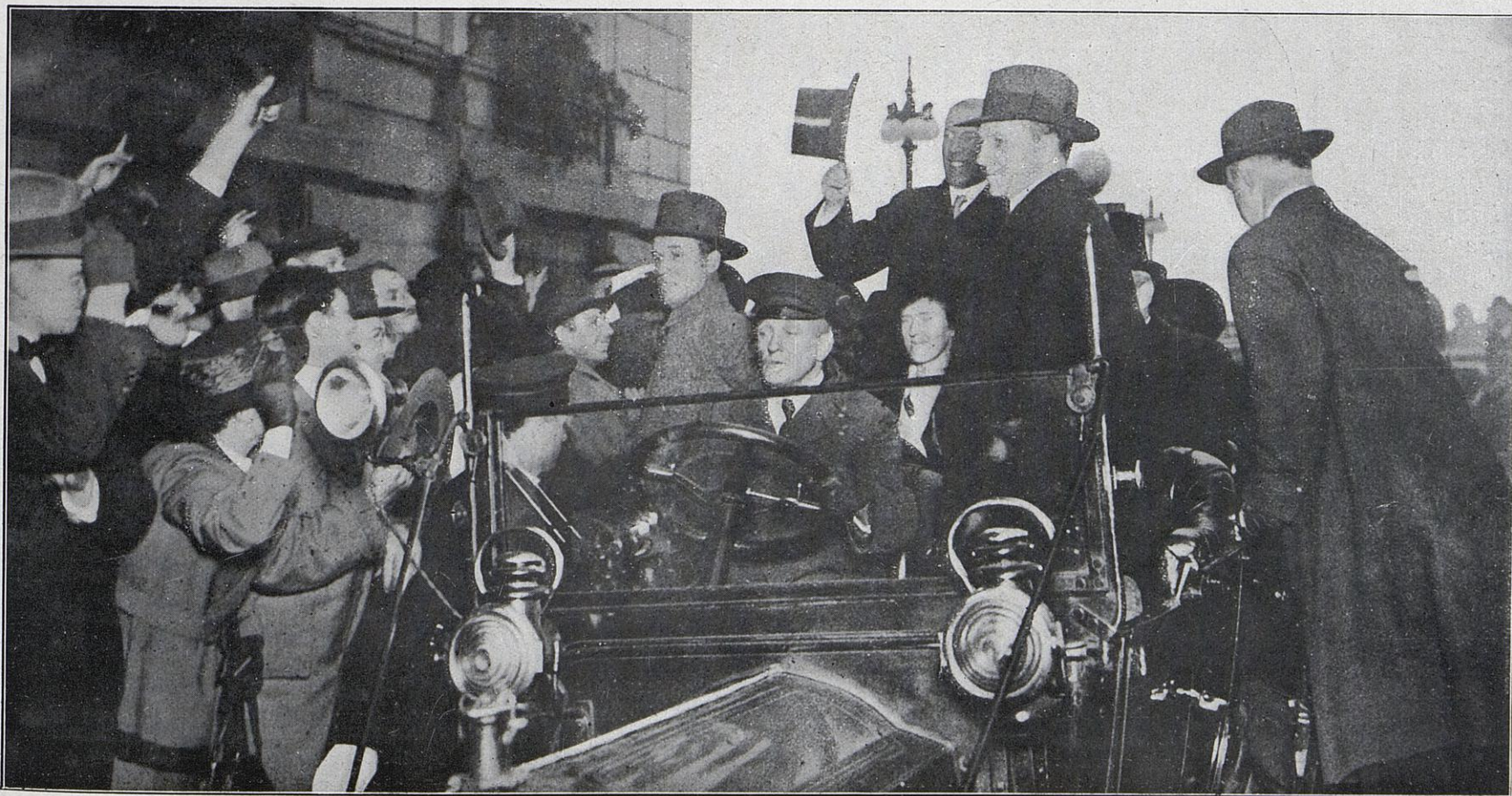
M. CLAVEILLE, directeur des chemins de fer de l'Etat, précédemment chargé de la direction générale des fabrications au sous-secrétariat des munitions, qui vient d'être délégué dans les fonctions de directeur général des transports et importations.



LE MARQUIS SALVAGO RAGGI, nommé ambassadeur d'Italie auprès du Gouvernement français, en remplacement de M. Tittoni. Le nouvel ambassadeur a jusqu'ici occupé, avec la plus haute distinction, surtout des postes d'Extrême-Orient et d'Afrique. C'est un grand ami de notre pays.



AU JARDIN COLONIAL DE NOGENT-SUR-MARNE. — M. Doumergue félicite Ben-Ghabrit, chef de la mission musulmane française.



M. WILSON ACCLAMÉ. — Dans les rues de New-York, les Démocrates font au président réélu des ovations enthousiastes.

# URODONAL

## ET LE TABAC



Recommandé  
par le  
**Professeur Lancereaux**  
Ancien Président de l'Académie de Médecine,  
dans son *Traité de la Goutte*.



L'URODONAL permet le cigare en supprimant le danger de la nicotine.

Il ne faut point abuser du tabac non plus que de l'alcool ni du café.

Gréhan vous dira que le tabac est bel et bien un poison, car en outre de la nicotine qui en est le principal et le plus nocif de ses sous-produits, sa fumée dissimule plusieurs autres bases suspectes, de l'oxyde de carbone, de l'acide prussique, des cyanures, le diable et son train. Le fait est que la première pipe laisse de mauvais souvenirs et qu'il faut que le tabac ait un charme bien puissant pour qu'on recommence.

D'aucuns dépassent la mesure et s'empoisonnent. Le tabagisme n'est pas un vain mot. Il se manifeste, en particulier, par des vertiges, des étouffements, de l'arythmie, des palpitations, des troubles cardiaques et circulatoires, de l'angor pectoris. C'est que l'action de la nicotine étant surtout vaso-constrictive et sclérosante, elle précipite le durcissement des vaisseaux et l'atonie du cœur. Or, ce sont là les conditions les plus favorables à la rétention des urines, de l'acide urique, des urates et autres sels pernicieux.

Il importe que les fumeurs sachent tout cela, afin de ne pas se faire illusion sur les accidents auxquels ils s'exposent. J'en prends naturellement pour mon grade, mais je ne m'en émeus pas outre mesure, par cette raison toute simple que, je le sais pertinemment, le bon Dieu, qui s'est pour la circonstance fait pharmacien, a mis, dans sa bonté suprême le remède à côté du mal.

Songez, fumeurs, au précieux URODONAL. Rappelez-vous qu'il n'est rien de tel pour assouplir les vaisseaux, conserver la tonicité du cœur, abaisser la tension vasculaire, enrayer la sclérose, dégraisser le sang, éliminer les toxines, enfin et surtout, dissoudre l'acide urique, comme l'eau chaude dissout le sucre; bref, neutraliser au fur et à mesure la néfaste besogne de la nicotine. Il est évident que si deux forces égales pèsent, chacune de son côté, contre une cloison, l'équilibre aura toutes les chances, d'être assuré. Concluez. Voilà comment, avec l'accompagnement d'un verre d'URODONAL, un bon cigare, une bonne pipe, voire même une série de cigarettes ne sauraient plus désormais faire de mal à personne.

Je ne sais pas si le Docteur Légerot est, à mon instar, un grand fumeur, mais ce que je sais, c'est qu'il a professé la physiologie générale à l'école supérieure des sciences d'Alger, et que sa parole fait autorité. Or, je n'ai fait que paraphraser quelques pages de sa magistrale « Pharmacodynamie de l'URODONAL ».

D<sup>r</sup> J.-L.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve l'URODONAL dans toutes les bonnes pharmacies et aux Établissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (Métro : gares Nord et Est). Le flacon, franco 6 fr. 50; les 3 flacons (cure dépurative intégrale), franco 18 francs. Pas d'envoi contre remboursement.

# VAMIANINE

Acné  
Psoriasis  
Eczéma  
Ulcères

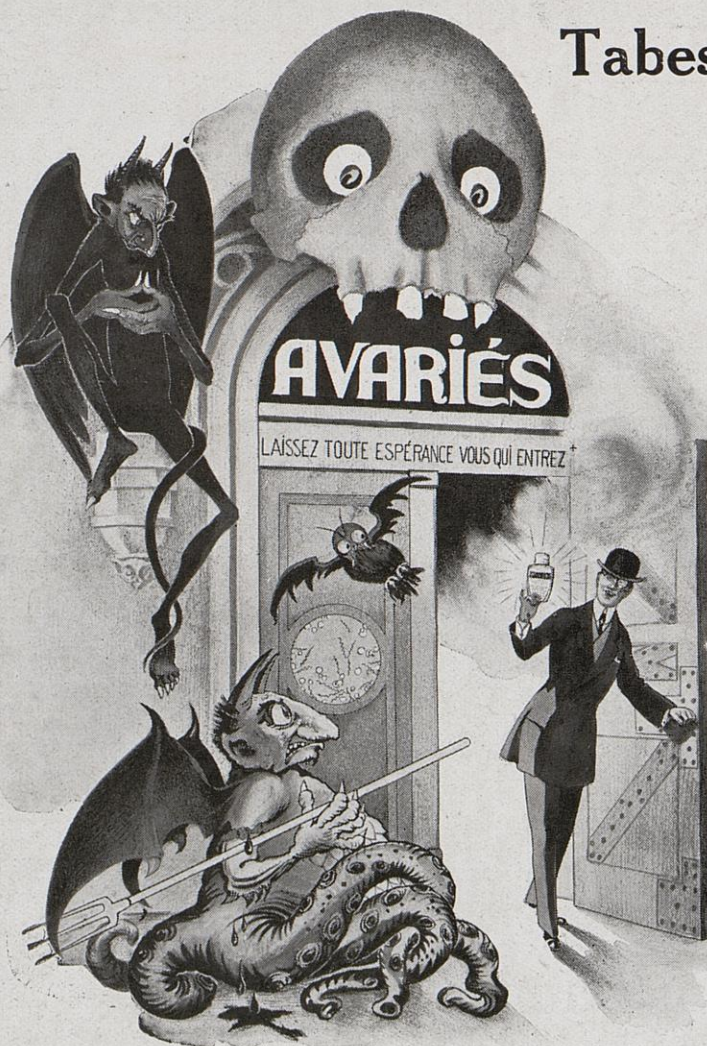
Nouveau produit  
scientifique  
non toxique à base  
de métaux précieux  
et de  
plantes spéciales.

Il sera remis sur toute  
demande la brochure

MÉDICATION  
PAR LA VAMIANINE

par le  
**D<sup>r</sup> De LÉZINIER**  
Docteur ès-sciences, Médecin  
des hôpitaux municipaux de Marseille

Toutes pharmacies et Établissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, franco 10 francs.



Oui... Mais avec la VAMIANINE on en sort!

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau

## LA "SORTIE", DES AVARIÉS

Sur l'air de l'Entrée des Rois de la Belle Hélène

I  
« — Je suis, l'Cerbèr, du Repaire  
Bèr, du Repaire  
D'la grande Avari'  
Oui d'la grande A  
Grande Avari'.  
C'est moi qu'j'ouv'r' la port' cochère,  
La port' cochère  
Aux malad's guéris  
Aux malad's gué  
Malad's guéris,  
Mais... d'puis quat'mille ans qu'j'opère  
Pas-un-n'est-sor-ti.  
Ça prouv' qu' les r'mèd's d'puis Homère  
R'mèd's d'puis Homère  
Ne val'nt pas un' roupi,  
Ne val'nt pas un' roupi. — »

II  
« — Moi j'aid' Cerbère à rien faire  
Bère à rien faire  
Et ce métier m'plait....  
Et ce métier  
Ce métier m'plait....  
Oui... mais... sal' coup pour mon blaïre  
Coup pour mon blaïre  
Chal'lain vient d'trouver

Chal'lain vient d'trouver  
Vient de trouver  
Le Remède extraordinaire  
Que l' monde espérait;  
Sous peu n'y aura plus sur terre  
N'y aura plus sur terre  
Aucun syphillisé  
Aucun syphillisé.

III  
« — Je suis l'jeune homm' qui s'débène  
N'homm' qui s'débène  
D' l'Antre aux Avariés  
Oui d' l'Antre aux A  
Aux Avariés;  
C'est grâce à la VAMIANINE  
La VAMIANINE  
Que je « m'tir' des pieds »  
Que « je m' tire des »  
« Je m' tir' des pieds »;  
Lors, malgré les sal's bobines  
Que font les géoliers  
J' vais vendre d' la VAMIANINE  
D'la VAMIANINE  
A l'Univers entier  
A l'Univers entier. — »

A. DOUHIN.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DIRECTEURS :  
H. DUPUY-MAZUEL & JEAN-JOSÉ FRAPPA

Secrétaire Général : ROBERT DESFOSSÉS



Le général Lyautey passant en revue, à Casablanca, les contingents de la classe 17 fournis par le Maroc.

VIN GÉNÉREUX  
TRÈS RICHE  
EN QUINQUINA

## BYRRH

SE CONSOMME  
EN FAMILLE  
COMME AU CAFÉ

### ENTERITES

et MALADIES GASTRO-INTESTINALES  
Diarrhée verte des nourrissons, Entérite muco-membraneuse, tuberculeuse; Constipation, Accidents appendiculaires, Fièvre typhoïde, Maladies de la Peau, Aoné, Eozéma, Furoncles, etc.  
GUÉRISON CERTAINE par l'usage de l'

### ANIODOL

Le PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE  
sans Mercure ni Cuivre  
Réalisant sûrement l'antiseptie intestinale,  
à la dose de 50 à 100 gouttes par jour  
d'ANIODOL INTERNE  
dans une tasse de fleurs d'oranger.  
Prix 3.50 dans toutes Pharmacies. — Renseignements et Brochures :  
S<sup>ie</sup> de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, Paris

### PAPETERIES BERGÈS

Société Anonyme : Capital 6 Millions  
Siège Social : LANCEY (Isère)

Tous les Papiers d'Impression et d'Écriture  
Tous les Papiers d'Emballage et de Pliage

FABRIQUÉS DANS LES USINES DE LA SOCIÉTÉ

A LANCEY (Isère), PERSAN (S.-et-O.), ALFORTVILLE (Seine)

EN STOCK DANS LES MAGASINS ET ENTREPOTS DES MAISONS DE :

PARIS, 10, Rue Commines

LYON, 320 &amp; 322, Rue Duguesclin

LANCEY, Isère

ALGER, 20, Rue Michelet

□ ENVOI FRANCO D'ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

## VITTEL

"GRANDE  
SOURCE,"



EAU DE TABLE  
ET DE RÉGIME  
les ARTHRITIQUES

LES MEILLEURES BOISSONS CHAUDES

ANIS  
CANDONVILLE  
DRAGÉES  
SOMEDO  
MENTHE  
VERVEINE  
TILLEUL  
ORANGER

BOITE 12 INFUSIONS 1.00  
" 25 " 1.75  
FLACON 40 " 3.00

Contre mandat de 1 franc adresse à l'Administration,  
2, Rue du Colonel-Renard, à Meudon (Seine-et-Oise),  
vous recevrez franco une boîte d'échantillons assortis.  
EN VENTE CHEZ KIRBY, BEARD & C<sup>ie</sup>, 5, rue Auber, Paris  
ET DANS TOUTES LES BONNES MAISONS.

LE PLUS SAIN DES APÉRITIFS

**CLACQUESIN**  
Seul véritable  
GOUDRON HYGIÉNIQUE

Les véritables

Constipation

## GRAINS de SANTÉ

du Dr FRANCK...

### C'EST LA SANTÉ !

1 ou 2 grains avant le repas du soir

T. LEROY, 96, rue d'Amsterdam (et toutes bonnes pharmacies.)



**FLORÉINE**  
CRÈME DE BEAUTÉ  
REND LA PEAU DOUCE  
FRAICHE PARFUMÉE

**ASTHME ESPIC**  
Soulagement et Guérison  
par les Cigarettes ou la Poudre  
2 fr. la boîte. Se trouvent dans les hôpitaux, pharmacies, etc.  
Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.

**LE COURRIER DE LA PRESSE**  
BUREAU DE COUPURES DE JOURNAUX  
Français et Etrangers — Fondé en 1889.

**LIT TOUT ET RENSEIGNE SUR TOUT**  
ce qui est publié dans les Journaux et Publications de toute nature  
ET EN FOURNIT LES EXTRAITS SUR TOUS SUJETS ET PERSONNALITÉS

**CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE**  
RECHERCHES AU JOURNAL OFFICIEL, BULLETIN DES ARMÉES, Etc.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants

Ch. DEMOGÉOT, Directeur  
21, Boulevard Montmartre, PARIS 2<sup>e</sup>

Circulaires explicatives, Spécimens et Tarifs sont envoyés franco.

**Coaltar Saponiné Le Beuf**  
*antiseptique, détersif  
ni caustique, ni toxique*  
Officiellement admis dans les Hôpitaux de Paris

Les plaies de mauvaise nature et les muqueuses malades, étant détergées, aseptisées et désinfectées, avec une innocente énergie par le **COALTAR LE BEUF**, étendu d'eau au degré jugé nécessaire par le Médecin, on a naturellement songé à utiliser ces précieuses qualités pour les soins de la Toilette. Les résultats obtenus ayant donné entière satisfaction, l'emploi de ce produit, pour les soins de la bouche, les lotions du cuir chevelu, les ablutions journalières, etc., s'est répandu en peu de temps, mais ce succès a fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur l'étiquette la signature de l'inventeur : **Ferd. LE BEUF**, en rouge.

**Ce produit unique en son genre et bien Français  
SE TROUVE DANS LES PHARMACIES**

DEMANDEZ UN

**DUBONNET**

VIN TONIQUE AU QUINQUINA

**MORUBILINE**  
Donne aux Tousseurs,  
Bronchitiques, Tuberculeux, Anémiques, etc.  
**SANTÉ, FORCE et ENERGIE pour l'hiver**  
Economie — Goût Excellent — Bonne Digestion.  
1/2 Flac. 3 fr. Flac. 6 fr. franco poste. Notice gratis.  
PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, R. Joubert, Paris.

PREMIERE MARQUE FRANÇAISE

**OLIBET**

PRODUCTION QUOTIDIENNE  
30.000 KILOS DE BISCUITS.

**Pommade Philocombe Grandclément**  
EST UNIQUE AU MONDE  
Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber, et sans graisser, les fait repousser abondamment et soyeux après la 3<sup>e</sup> friction. Dépôt à Paris, 1<sup>er</sup> poste 2'35. — 12 fr. les Six pots. Adr. comm. au Laboratoire **GRANDCLEMENT, ROGEELET** (Lure).  
ETRANGER: 2 fr. 90. — Les Six pots 15 francs.

**TIMBRES pour COLLECTIONS**  
PRIX courtois et gratuits des TIMBRES de Guerre  
Théodore CHAMPION  
13, rue Drouot, Paris

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES  
MAISONS de fournitures photographiques.  
Exiger la marque.

**LE GLYPHOSCOPE RICHARD**

10, RUE HALÉVY  
(OPÉRA)

Demande notice  
25, rue Mélingue  
PARIS

LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet



**MOUSTACHES ET PIPES**

Depuis les vieux Gaulois, nos aînés (poil au nez) qui pouvaient passer pour poilus, non moins que Charlemagne « à la barbe fleurie », mais qui ne connaissaient pas le tabac,...

on a vu, dans notre France, sous des moustaches héroïques, bien des pipes : longs tuyaux dans lesquels pétuaient les Cadets de Gascogne ou courts brûle-gueules des « Hommes sans Peur,...

mais, étant sûrs de rester poilus quand même, beaucoup de nos vaillants des tranchées profitent du décret qui les y autorise officiellement pour se raser lèvre et menton en arborant en ville la plus glorieuse des bouffardes.

Si vous voulez avoir le  
Produit Pur, prenez  
**r'Aspirine**  
"Usines du Rhône"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50  
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20  
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES  
Gros : 89, Rue de Miromesnil, PARIS

**CHOCOLAT LOMBART**

*Le meilleur*

**ROSELILY**  
du Docteur CHALK  
Poudre de Riz LIQUIDE  
ABSORBE LES TACHES DE ROUSSEUR  
avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.  
Flacons à 2, 3, 50 et 6 fr. Ph<sup>ie</sup> DETCHEPARE, à Biarritz.  
L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.  
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

**Nouvelle MONTRE-BRACELET**  
FERMETURE AUTOMATIQUE  
Mouvement chronométrique à ancre, 15 rubis, garanti 10 ans. Se fait en métal et argent uni ou sujets relief.  
**MONTRE-BRACELET** réclame  
vendue prix de fabrique, 19'50  
cadrans heures lumineuses.  
Garantie 5 ans.  
VERRE GARANTI INCASSABLE  
Grand choix de Montres et Bijoux d'actualité. Montres pour aveugles. Montres-Réveils, etc.  
Demandez le Catalogue illustré au  
G<sup>re</sup> COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE  
19, rue de Belfort, à BESANCON (Doubs).

**AVARIE GUERISON DEFINITIVE**  
SÉRIEUSE,  
sans rechûte possible par les  
**COMPRIMÉS de GIBERT**  
608 absorbable sans piqure  
Traitement facile et discret même en voyage.  
La Boîte de 40 comprimés 6 fr. 75 franco contre mandat (nous n'expédions pas contre remboursement).  
Pharmacie GIBERT, 19, rue d'Aubagne - MARSEILLE

**CORS AUX PIEDS**  
Suppression radicale en 6 jours par le  
**TOPIQUE des CHARTREUX**  
Frédéric MOREAU  
à CLISSON (Loire-Inf<sup>re</sup>)  
1<sup>re</sup> 30

**MAXIMA** ACHÈTE AU **MAXIMUM**  
**MAXIMA** Bijoux  
**MAXIMA** Antiquités  
**MAXIMA** Objets d'Art  
**MAXIMA** Autos  
Transféré : 3, RUE TAITBOUT (1<sup>er</sup> Étage)

**VIN DE G. SÉGUIN**  
TONIQUE  
RECONSTITUANT. FEBRIFUGE  
Ph<sup>ie</sup> SÉGUIN 165 R. S'HONORE PARIS

**BOUSQUIN**  
PÂTES ET FARINES SPECIALES  
POUR LES ENFANTS  
LES ESTOMACS DÉLICATS  
Les DIABÉTIQUES, etc.

**SAVON DENTIFRICE VIGIER**  
Le Meilleur Antiseptique. 31, Pharmacy, 12, B<sup>e</sup> Bonne Nouvelle, Paris

**A VENDRE**  
GROENENDAEL policier belge noir  
poils longs, 2 mois, pure race, avec pedigree. 1 chien, 1 chienne.  
FOURNIER, 6, Villa de la Reine, Versailles.

**Hémorroïdes JUBOLITOIRES**  
SUPPOSITOIRES SCIENTIFIQUES  
Antihémorragiques, Calmants et Décongestionnants  
Laborat. de l'URODONAL, 2 bis, R. de Valenciennes, Paris.  
La Boîte 1<sup>re</sup> 5'50; les 4<sup>es</sup> 20 fr.; Etranger 1<sup>re</sup> 6 et 22 fr.

## Ceinture Anatomique pour Hommes

DU

# D<sup>R</sup> NAMY

ÉLASTIQUE, ÉLÉGANTE, AMAIGRISSANTE



Légère, indéformable, agréable à porter, Sans pattes, sans boucles, sans bordure rigide, évite tous les inconvénients des modèles ordinaires.

Recommandée à tous les messieurs qui commencent à "prendre du ventre" ainsi qu'aux officiers, aviateurs, sportsmen, cavaliers, etc., etc. Soutient les reins et les organes abdominaux, combat l'embonpoint et procure bien-être, sécurité des efforts, sveltesse de la taille.

En tissu ajouré fil noir ou écri, gommés tressés et azurés: Hauteur devant: 18, 20 ou 22 % **25 fr.**

En tissu de soie ajouré: gris, cie, rose, mauve, écri ou noir. **35 fr.**

Expédition franco France et Etranger pour les commandes accompagnées de leur valeur en mandat-poste, en billets de banque ou en chèque sur Paris. Indiquer simplement la circonférence du corps prise au milieu de l'abdomen et la hauteur devant désirée.

Notice adressée gratuitement sur demande.

### Bande-Molletière du D<sup>R</sup> NAMY

Entièrement tissée d'une seule pièce en tricot renforcé. Fermeture à courroie forte et boucle. Se moule sur la jambe et la soutient sans la comprimer. Régularise la circulation du sang, évite les engourdissements, le gel des pieds, les crampes, la fatigue, consécutifs au défaut de circulation causé par la constriction excessive des bandes-molletières en drap.

Une seule qualité. La paire **6 fr. 50** franco. Nuances: marine, horizon, kaki, gris, noir.



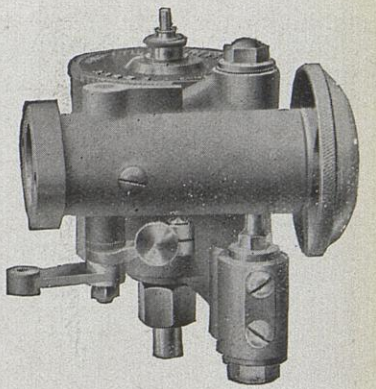
Adresser les commandes  
GROS et DETAIL à

## MM. BOS ET PUEL

Fabricants brevetés

234, Faubourg Saint-Martin, PARIS (à l'angle de la rue Lafayette)  
Métro: Louis-Blanc.

## L'application du CARBURATEUR ZÉNITH



à la PRESQUE TOTALITÉ des  
AVIONS MILITAIRES leur a  
donné les qualités qu'ont les milliers de  
voitures qui sont munies de cet appareil  
scientifique :: :: :: :: ::



Société

du Carburateur ZÉNITH

*Siège social et Usines :*  
51, chemin Feuillat, à LYON

*Maison à Paris :*  
15, rue du Débarcadère

USINES ET SUCCURSALES :  
Lyon, Paris, Londres, Bruxelles, La Haye,  
Milan, Détroit New-York, Turin, Genève.

Le Siège social de Lyon répond par  
courrier à toute demande de renseigne-  
ments d'ordre technique ou commercial.  
Envoi immédiat de toutes pièces.

## VRAI CADEAU



NECESSAIRE GILLETTE  
Prix depuis 25 francs.

En vente partout. — PRIX depuis 25 francs complet avec 12 lames, en écri.

Catalogue illustré franco  
sur demande mentionnant  
le nom de ce journal.

**Gillette**  
RASOIR de SÛRETÉ  
NI REPASSAGE, NI AFFILAGE.

RASOIR GILLETTE, 17 bis,  
rue La Boétie, PARIS et à  
Londres, Boston, Montréal, etc.



NOUVEAU MODÈLE  
**P. S. F.**  
à REMPLISSAGE  
ABSOLU et INSTANTANÉ

MODÈLE Régulier  
LE PLUS SIMPLE

MODÈLE "SAFETY"  
se porte dans toutes  
les positions

# Porte-Plume Ideal Waterman

En Vente dans toutes les Bonnes Maisons et chez

## KIRBY, BEARD & C<sup>o</sup> L<sup>a</sup>

Catalogue Spécial 201 franco.

5, Rue Auber, Paris.



## Arrêtez votre choix sur un Chronomètre



si vous voulez une bonne Montre Française

Machines à coudre **SINGER**



Siege Social  
102, rue Réaumur  
PARIS

La Ville procède au Remboursement et au Renouvellement au gré des Porteurs de Bons échus.

En vertu du décret rendu en Conseil d'Etat, la Ville de Paris a été autorisée à procéder, pendant toute la durée des hostilités, au renouvellement, par périodes successives de six mois ou d'un an, des Bons municipaux, émis jusqu'à ce jour.

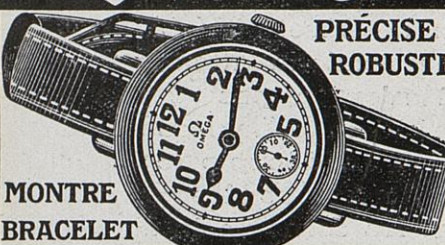
Les porteurs de Bons échus, désireux d'en obtenir le remboursement, n'ont donc qu'à présenter leur titre à la Caisse municipale, le jour de l'échéance, pour en recevoir le remboursement en capital et intérêts.

Les opérations de remboursement ou de renouvellement qui viendront à échéance jusqu'au 30 avril prochain sont commencées. Les nouveaux bons offrent les mêmes avantages que les anciens. Ceux à six mois donnent un intérêt annuel de 5.25 o/o, et ceux à un an, un intérêt net de 5.50 o/o.

Pour bénéficier des avantages du renouvellement, les porteurs devront remettre leurs bons le jour de l'échéance, à la Caisse municipale pour y obtenir, soit le versement des intérêts échus, soit un nouveau bon à six mois ou à un an, selon leur choix.

En cas d'empêchement, le porteur est admis à déposer ses titres à la Caisse municipale quelques jours avant l'échéance, huit jours au plus. Cette facilité de dépôt préalable évitera au porteur toute perte d'intérêt, lorsqu'on sait que sans elle, les bons cessent de porter intérêt, à partir du jour où ils sont échus.

**OMEGA**



PRÉCISE  
ROBUSTE

MONTRE  
BRACELET

**GARANTI**  
à base de  
**VIANDE**  
de BŒUF



La Seringue à Jet rotatif  
**MARVEL**

est recommandée depuis 20 ans  
par les médecins de tous pays  
pour le traitement des malaises  
de la femme et pour la toilette  
quotidienne.

Exiger  
le nom MARVEL sur la poire

Prix franco : 18 fr. — Notice gratis.  
MARVEL (Service A B)  
20, rue Godot-de-Mauroi.

**HERNIE**

Le Bandage MEYRIGNAC  
est le seul appareil sérieux  
recommandé par toutes  
les sommités médicales

**Supprime les Sous-Guisses  
et le Terrible Ressort Dorsal.**

ENVOI GRATUIT DU TRAITE SUR LA HERNIE.  
Exiger sur chaque appareil le nom et l'adresse de l'inventeur.  
**MEYRIGNAC.** Breveté. 229, P. St-Honoré, Paris (Tuileries)

**75 ANS DE SUCCÈS**  
HORS CONCOURS, MEMBRE du JURY  
**PARIS 1900**

Alcool de Menthe  
DE  
**RICQLÈS**

VENTE AU PUBLIC :

Flacon de poche.....	1'25
Petit flacon.....	1'75
Flacon.....	2'25
Double Flacon.....	4'25

REFUSER LES SUBSTITUTIONS  
Exiger du **RICQLÈS**

*Soignez vos Convalescents  
Sustentez les Blessés  
Tonifiez les Affaiblis*

Par le **VIN AROUD**  
VIANDE - QUINA - FER  
Paris, Rue de Richelieu, 28 et toutes Pharmacies.

**VIN DE G. SÉGUIN**  
TONIQUE  
RECONSTITUANT - FEBRIFUGE  
PH<sup>e</sup> SÉGUIN 165 R. S<sup>t</sup> HONORE PARIS

LIQUEUR  
Céleste  
**BRUN-PEROD**  
CHINA CHINA

VOIRON (Isère)

**OBESITÉ  
LIN-TARIN**  
CONSTIPATION

**VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX**  
DE CHAPOTEAUT.  
**FORTIFIANT  
STIMULANT**

Recommandé Spécialement  
AUX  
**CONVALESCENTS,  
ANÉMIÉS,  
NEURASTHÉNIQUES,  
Etc., Etc.**

Dans Toutes les Pharmacies.  
VENTE EN GROS :  
8, RUE VIVIANNE, PARIS.



**SIROP DE RAIFORT IODÉ**  
DE GRIMAULT & C<sup>ie</sup>  
Dépuratif par excellence

POUR LES ENFANTS      POUR LES ADULTES



Dans toutes les Pharmacies.  
**SIROP DE RAIFORT IODÉ**  
DE GRIMAULT & C<sup>ie</sup>  
VENTE EN GROS  
8, Rue Vivienne, PARIS.



*le Lilas*

DE  
**RIGAUD**  
PARFUMEUR  
16, RUE DE LA PALIX  
PARIS

**POUDRE DE RIZ  
AMBRE ROYAL**  
La plus Parfaite des Poudres  
**VIOLET, PARFUMEUR, PARIS**

**RHUM ST-JAMES**



ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde.

LAVEZ vos DENTS  
COMME vos MAINS.  
avec  
le

**savon**  
en pâte

**Gibbs**

**DENTIFRICE**  
PÂTE - SAVON

Le savon seul est nécessaire pour les dents car seul il peut dissoudre les matières grasses des aliments dont la corruption inévitable dans la bouche est la cause essentielle de la carie des dents.

Lavez vos dents matin et soir.  
Lavez-les après chaque repas.

Catalogue et échantillons contre 0.50 à  
P. THIBAUD & C<sup>ie</sup> 7 et 9 rue de la Boétie. PARIS



« St James »

# DENTIFRICES

ÉLIXIR, PÂTE, POUDRE ou SAVON

DES RR. PP.

# BÉNÉDICTINS

## DE SOULAC

HORS CONCOURS  
MEMBRE DU JURY EXPOSITION UNIVERSELLE PARIS 1900

PRODUITS **RÉELLEMENT FRANÇAIS**

*Supérieurs par leur pouvoir antiseptique  
à tous les Dentifrices connus*

Ces DENTIFRICES INCOMPARABLES nettoient extrêmement bien les dents, leur donnent une blancheur éclatante et, en détruisant tous les microbes, les préservent de la carie, entretiennent les gencives et la cavité buccale en parfait état. Leur saveur est infiniment agréable; l'Elixir est particulièrement indiqué aux fumeurs comme gargarisme antiseptique.

➤ Nous recommandons tout spécialement la Pâte et le Savon en tubes, vendus en France aux prix suivants:

PÂTE DENTIFRICE . . . 0<sup>fr</sup>95 le tube  
SAVON DENTIFRICE . . . 1<sup>fr</sup>10 le tube

*Il n'y a pas en France, ni dans aucun pays, de produits meilleurs,  
ni à meilleur marché*



ÉLIXIR DENTIFRICE



PÂTE ou SAVON DENTIFRICE



PÂTE ou SAVON DENTIFRICE



POUDRE DENTIFRICE

**AVIS  
IMPORTANT**

Nous informons nos lecteurs qu'à la suite de l'application de la loi contre les maisons Allemandes et Austro-Hongroises, les deux marques dentifrices: "KALODONT" et "ODOL" ont été mises sous séquestre en France, le 24 Décembre 1914 et le 3 Janvier 1915.

Afin que nul n'en ignore et pour éviter que ces deux produits puissent détourner ou un subterfuge quelconque, nous donnons ci-après l'extrait du dépôt de ces deux marques: publié par le Journal officiel français des Marques de Fabrique:

**ODOL** — Déposé par la Société Lingner Werke Aktiengesellschaft, à Driesde — ALLEMAGNE.

**KALODONT** — Déposé par la Société KK Landes Fabrik, von F. Sarg's Sohn & Co., à Vienne — AUTRICHE.

AUCUN FRANÇAIS NE DOIT MAINTENANT IGNORER L'ORIGINE DE CES DEUX PRODUITS

# FILTRE PASTEURISATEUR MALLIÉ

Les plus hautes récompenses

PARIS 1900

Hors Concours, Membre du Jury.

LONDRES 1908

Deux Grands Prix

BRUXELLES 1910

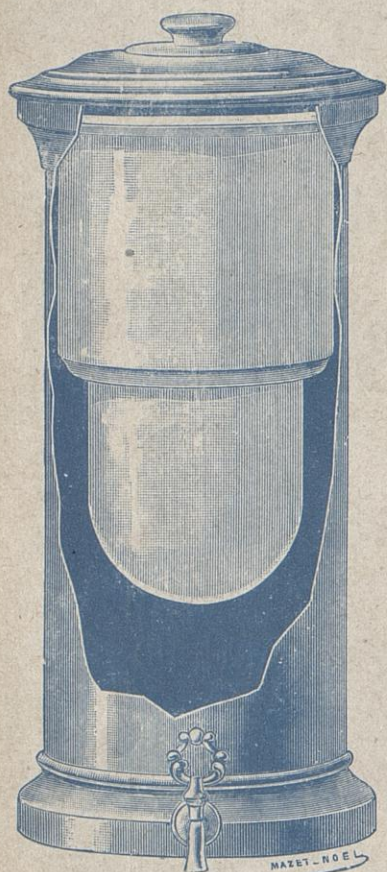
Deux Grands Prix

**Porcelaine d'Amiante**  
**Académie des Sciences - 1<sup>er</sup> Prix Montyon**  
**Supérieur à tous les Filtres**

Exigez le nom de MALLIÉ sur les appareils.

LES SAVANTS LES PLUS AUTORISÉS ONT RECONNU QUE LA FILTRATION ÉTAIT LE SEUL MOYEN PRATIQUE D'ASSURER L'INNOCUITÉ DE L'EAU

LE FILTRE PASTEURISATEUR MALLIÉ, COMME L'INDIQUENT LES RAPPORTS CI-DESSOUS, PRÉSENTE LA GARANTIE LA PLUS COMPLÈTE



Fontaine de ménage

## Extrait du Rapport de M. le Docteur Miquel

" Pendant deux périodes de 12 jours consécutifs sans nettoyage aucun, l'eau était aussi stérilisée le dernier jour que le premier jour à l'aide du filtre MALLIÉ."

## Extrait du Rapport de M. le Docteur Tiraboschi

DE L'INSTITUT D'HYGIÈNE DE GÈNES

" Les bacilles du typhus, de la dysenterie et les vibrions du choléra dans les conditions ordinaires de filtration ne sont jamais passés à travers le filtre MALLIÉ; les expériences ont duré un mois."

## NOUVEAUX FILTRES S'ADAPTANT IMMÉDIATEMENT SUR TOUS LES ROBINETS

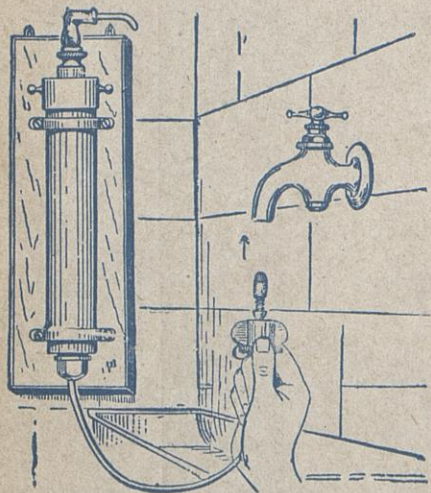
**Fontaines sans pression**, modèles stérilisant de 5 litres à 400 litres en 24 heures.

**Filtres pour toutes pressions**, de tous types, depuis le filtre de ménage jusqu'aux appareils destinés à stériliser l'eau des casernes, hôpitaux, villes.

**Filtres portatifs** pour explorateurs, armées en campagne.

**Filtres pour la pasteurisation** à froid des vins, cidres, bières.

**Filtres pour stérilisation** à froid des sérums, produits pharmaceutiques, etc., etc.



Ce type de filtre est resté en fonction plus de soixante-dix jours sous pression sans aucun nettoyage, il n'a jamais été trouvé de microbes dans l'eau filtrée; l'eau non filtrée contenait en abondance le coli-bacille et autres germes.

# FILTRE PASTEURISATEUR MALLIÉ,

155, Faubourg Poissonnière, PARIS  
TÉLÉPHONE : Gut. 64-37

et dans toutes les Bonnes Maisons d'Articles de Ménage.